

De Figuris veneris ou les Multiples visages de l’amour

Friedrich Karl Forberg

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

00-1

Le guide qui va vous introduire dans une maison que les moralistes interdisent mais vers laquelle courent tous les hommes et toutes les femmes, car c'est l'immortelle maison de l'Amour ce guide ne ressemble en rien aux matrones tarifées qui ont fourni à la littérature un modèle aussi répété que désuet,

C'est un grave professeur de philosophie, soucieux, à l'excès, des littératures antiques, et qui, en recueillant, avec un soin aussi patient que prolongé, les textes des auteurs, même les plus classiques a pu réunir, selon les critiques les plus avisés, la plus complète et la plus étourdissante anthologie érotique que l'on puisse concevoir par classification. »

Il a dressé l'échiquier des plaisirs humains, physiques et antiphysiques connus et pratiqués, ainsi que de la prostitution depuis les temps les plus reculés.

Pour ce titre, les érudits les plus sévères ne lui ont pas ménagé leur crédit.

De cet ouvrage les citations n'ont pas manqué en Allemagne, en Italie, en Angleterre et dans les pays centraux : en France, elles furent très rares et incomplètes, toujours introuvables.

L'exposé que nous en donnons ici respecte l'édition originale de l'auteur dite « édition de Cobourg 1824 », mais afin d'en rendre la lecture plus attrayante, plus romanesque en quelque sorte, nous l'avons débarrassée de son texte original en latin, de

ses nombreuses citations en latin qui, de tout temps, lui ont conféré l'allure d'une thèse de doctorat à l'usage des seuls érudits professionnels.

Au demeurant, le lecteur s'apercevra, sans effort au cours de l'ouvrage ainsi présenté, que toutes les citations, tant celles concernant les vieux auteurs grecs et latins que celles ayant trait aux auteurs spéciaux du moyen-âge, du XVI siècle ou autre sont conformes à des textes difficilement accessibles, et qu'elles représentent une somme de travail et de recherches méthodiques sur laquelle la préface de l'auteur lui-même fournira d'utiles précisions.

En effet, Forberg, né en 1770, dans le duché de Saxe Altenbourg et mort en 1848 offrit à la vie l'existence calme et laborieuse d'un savant d'outre-Rhin.

Jamais, il ne fut un homme à scandales. Professeur de philosophie dès l'âge de vingt-trois ans à la Faculté d'Iéna, alors dans toute sa splendeur, ses ouvrages de métaphysique le classèrent tout de suite parmi les plus remarquables adeptes de Kant et lui valurent l'amitié admirative de Fichte,

De pareils états de services se passent de commentaires.

Quand Forberg, nommé en 1807 Conservateur de la bibliothèque aubique de Cobourg, attacha la curiosité de son esprit à des soucis, en apparence moins philosophiques, il y apporta autant de sérieux que dans sa chaire de Faculté, en présence de ses élèves difficiles et nombreux auxquels il dispensait un enseignement supérieur,

Àla tâche d'établir en l'honneur des multiples manifestations de l'Amour comme une fresque immense il s'attacha en toute conscience et sans relâche aucune.

En vain Ovide, lui opposa, dès le début, que pour faire un exposé complet des procédés des putains, il ne suffirait pas de cent bouches, de cent langues.

En vain trouva-t-il pareil obstacle dans les Entretiens d'Aloisia Sigea qui déclaraient : « Toutes les inflexions et les contorsions du corps sont autant de formes du baiser. On n'en peut préciser le nombre, non plus qu'on ne saurait enseigner quelle est la plus luxurieuse. Chacun prend conseil de son caprice, du lieu, du temps, pour adopter telle attitude qui lui convient. Tout le monde n'a pas la même manière d'aimer. »

Rien ne le rebute. Et, les postures dont il a décrit la nomenclature dépassent, en nombre et de beaucoup, celles de la courtisane Cyrane surnommée Dodékamekanon, parce qu'en fait elle ne connaissait que douze attitudes, comme il est dit dans Aristophane.

Aussi et bien que sur le seuil de son ouvrage Forberg, par une inscription, ait fait défense à Caton et aux censeurs d'y pénétrer, nous n'hésitons pas à en recommander la lecture aux moralistes et même aux Sénateurs de la troisième République lesquels n'hésitent pas, selon l'exemple laissé par feu l'empereur Tibère, à se rendre en des maisons spéciales où l'on peut voir comme au temps de l'historien Suétone « des chambres diversement aménagées, avec des ornements reproduisant des tableaux, sujets et personnages les plus lascifs, ainsi que le modèle des postures à prendre. »

Même ces Messieurs Honorables y laissent quelquefois leur peau : mais cela ne fait de mal à personne pas plus que n'en fera la lecture de cet ouvrage.

l'éditeur.

00-2

Nous nous proposons de passer en revue diverses formes du baiser ; non pas sans doute absolument toutes, car, comment décrire un à un les mille et mille modes du baiser, les mille et mille postures qu'osent tenter, pour faire l'amour, les amants ingénieux en quête de jouissance ? Nous tâcherons toutefois de les classer en ordre suffisamment précis pour qu'on puisse aisément les distinguer et les appliquer à propos. Ne caresse pas, ô lecteur trop curieux, des espoirs déplacés. Nous ne sommes pas de ceux qui, pour récolter quelque gloire, apportent les résultats d'une expérience personnelle ou des pratiques nouvellement mises en œuvre ; en cette matière nous n'avons même pas fait notre apprentissage. Notre intention n'est pas davantage de parler de choses que nous ayons vues de nos yeux ou entendues de nos oreilles ; pour autant que nous le voudrions, il nous serait tout à fait impossible de te satisfaire de cette façon, car nous n'avons qu'une science livresque et, plongé dans les livres, nous nous mêlons peu aux hommes. Nous nous sommes diverti à ce travail durant nos loisirs, d'abord par fantaisie, les chapitres s'enchaînant un à un : car la philosophie, en l'étude de laquelle nous pensions jadis à fixer notre vie et à dresser en quelque sorte notre tente, se meurt. S'il en survit quelque chose, chaque jour à peu près voit

éclore de nouveaux dogmes bientôt éteints : il y a autant de philosophies que de philosophes, il n'existe plus d'écoles, plus de troupes rangées, mais seulement des isolés. Et puis surtout nous avions quelque souci des désirs de ceux qui, souvent hésitants devant la simplicité libre et les plaisanteries crues des écrivains anciens, se plaignaient d'être mal servis par la pudicité des traducteurs ou trop concis ou même muets. Il est vrai que ceux-ci écrivaient pour les enfants : et nul ne disconviendra qu'ils avaient raison d'éviter la précision et la lumière dans le récit des voluptés obscènes.

Si nous commettons quelque erreur, vous voudrez bien pardonner à l'insuffisance de notre bagage et à notre ignorance des dépravations bizarres, ignorance coutumière dans nos petites villes.

L'exemple, au reste, n'est pas parti de nous. D'autres nous ont précédé : Astyanassa qui, au témoignage de Suidas fut la première à traiter des postures vénériennes, et Philénis de Samos, ou plutôt, pour laisser à chacun la réputation qu'il mérite, Polycrate, sophiste athénien, qui a écrit sous le nom de cette honnête matrone un ouvrage sur les diverses formes du baiser ; et Elephantis ou Eléphantine, jeune Grecque, dont les œuvres licencieuses ornaient, dit-on, la chambre à coucher de l'empereur Tibère ; et Paxamos, qui a composé un Dôdekateknon, traité sur les attitudes du baiser ; et Sotadès de Maronée, surnommé Cinédologue, (dans la pédication, le Cinède est le partenaire passif), et grâce auquel des ouvrages remarquables par une excessive impudeur ont gardé l'épithète de Sotadiques ; et Sabellus, dont Martial dit :

« Les vers que tu m'as lus, Sabellus, traitent trop éloquemment des voluptés charnelles. Les filles de Didyme n'en connaissent point de pareils, non plus que les ouvrages obscènes d'Eléphantis. Tu nous apprends de nouvelles formes du baiser, telles qu'en oserait le lutteur amoureux perdu de vices ; tu nous dis quelles merveilles accomplissent, en silence, les hommes impudiques, comment on s'accouple à cinq, comment on s'entrelace en une chaîne voluptueuse, jusqu'où va la licence, dès les lumières éteintes. Sur un pareil sujet, il n'était pas besoin de tant d'éloquence. »

Et parmi les écrivains qui ont traité des postures du baiser, il ne faut pas hésiter à compter aussi, ce Musée, auteur d'ouvrages fort licencieux, égalant la débauche des Sybarites, si bien pimentés de plaisanteries lubriques que Martial n'en recommandait la lecture qu'à la condition d'avoir une maîtresse ou deux à sa portée : sans quoi on serait contraint de faire singer le geste du coït par ses mains libertines et solitaires.

Il nous a précédé aussi, ce Pierre Arétin, d'un génie merveilleux, que l'on accuse à tort d'avoir expliqué en les vers les plus immodestes qui aient jamais été écrits, seize dessins fort licencieux peints par Jules Romain, puis gravés sur cuivre par Marc Antoine. Il nous a précédé aussi, Lorenzo Veniero, noble Vénitien, auteur d'un ouvrage en italien, intitulé La puttana errante, dans lequel il a énuméré jusqu'à trente-cinq postures du baiser. Il nous a précédé aussi, Nicolas Chorier, jurisconsulte français qui a inscrit en tête de la Satire sotadique sur les secrets de l'amour et de Vénus le nom d'Aloisia Sigéa, jeune Espagnole, tout en présentant l'ouvrage sous le nom de Jean Meursius, avec ce sous-titre : Élégances du langage latin. À la lecture de cet ouvrage, on

ne sait qu'admirer le plus, ou l'élégance soignée et précise sans pédantisme du langage latin, ou bien la finesse et la grâce des plaisanteries, ou bien encore les étincelles d'érudition latine qui jettent çà et là des feux éclatants, ou bien l'abondance et la facilité du discours où reluisent, comme des perles, des expressions et des pensées originales et brillantes, exhalant une bonne odeur d'archaïsme, ou bien enfin cet art suprême de varier merveilleusement un sujet limité. Nous pourrions en citer bien d'autres.

Nos prédécesseurs, dont nous regrettons — pour ce qui concerne les plus anciens — que le temps nous ait ravi les œuvres, ne manquèrent ni de critiques acerbes, ni de lecteurs passionnés. Ni les uns ni les autres ne feront sans doute défaut à ces pages. On y respire une odeur d'humanité. Nous les avons écrites, sans souci de la renommée, pour ceux qui, dédaignant de froncer le sourcil et de s'armer d'une fourche pour chasser la nature, ont une bonne fois le courage de vivre, se refusent à s'enfoncer dans les ténèbres, tout aussi bien qu'à s'afficher ostensiblement, et qui pensent aussi que, en amour, comme en toutes choses, le mieux est encore une heureuse médiocrité. Quant aux autres, qu'ils gardent pour eux le nom de sages et grand bien leur fasse !

Friederich Karl Forberg

Professeur de philosophie à la Faculté d'Iéna

1

Où il est question de l'acte naturel de l'amour et de ses gestes nombreux et variés en ce qui concerne son accomplissement.

Lecteurs, ne redoutez point les quelques termes latins ; qui en cet ouvrage, pourront se dresser devant vous. Il ne sera même pas utile de porter d'universitaires diplômes pour les comprendre, car ils signifient un acte universel et éternel ; l'acte essentiel de la Nature toujours renouvelée.

Quand vous saurez que la « Mentule » c'est le membre viril, que le « cunnus » est son complément nécessaire, aujourd'hui signifié par le monosyllabe « con » et que le « culus » réduit aussi à un simple monosyllabe qui atteste un signe commun aux deux sexes : vous en saurez assez. Et vous pourrez pénétrer aussi hardiment et avec autant de plaisir dans ce chapitre que dans la femme qui vous plaît.

L'œuvre d'amour peut être réalisée soit par la mentule, soit sans la mentule. Dans le premier cas, le frottement de la mentule, source de toute jouissance, s'opère par le cunnus, le culus, la bouche, la main ou quelque autre cavité du corps. Dans le deuxième cas, le cunus peut être exploré par la langue, par le clitoris ou tout autre objet analogue au membre viril.

⁂

Occupons-nous d'abord du baiser qui s'opère par l'introduction de la mentule dans le cunnus. Cette opération se nomme « foutre ». La « futution » a divers modes : l'homme s'étend sur la femme couchée sur le dos et la pénètre ; — la femme s'étend

sur l'homme couché qui la pénètre ; — l'homme couché pénètre la femme qui lui tourne le dos ; — l'homme assis pénètre la femme assise sur lui, face à face ; — l'homme assis pénètre la femme assise sur lui et lui tournant le dos ; — l'homme debout ou à genoux pénètre la femme qui lui fait face ; l'homme debout ou à genoux pénètre la femme qui lui tourne le dos. Reprenons une à une ces postures.

Le coït de l'homme étendu sur la femme couchée sur le dos est la forme courante et la mieux conforme à la nature ; un entretien d' « Aloisia Sigea » le décrit de la manière suivante :

« Pour moi, j'aime par dessus toutes la posture commune du baiser, quand l'homme s'étend sur la femme, poitrine contre poitrine, ventre contre ventre, poils sur poils, forçant de son rigide épieu l'entrée de la fente délicate. Peut-on concevoir, en effet, quelque chose de plus doux que d'être couchée sous son amant ? Le poids de son corps vous foule délicieusement et vous excite sans trêve, avec une flatteuse impatience, aux plus lascives fureurs. Quoi de plus agréable que de repaître ses regards du visage de son amant, d'aspirer ses baisers, ses soupirs, et de se brûler aux flammes de ses yeux mourant de plaisir ? Rien ne peut surpasser la joie de réchauffer son amour dans l'étreinte, au feu d'une passion que l'âge, non plus qu'aucune difformité n'a émoussée. Rien qui puisse flatter davantage les désirs de l'un et de l'autre partenaires, rien qui puisse mieux aider à leur jouissance que les mouvements de ces deux corps qui se renvoient des secousses lascives. Rien de plus opportun pour un être qui expire de volupté, que de sentir sa vigueur renaître grâce à l'action vivifiante de baisers enflammés. Celui qui s'amuse au baiser à re-

bours ne satisfait que l'un ou l'autre de ses sens ; celui qui combat face contre face les satisfait tous. »

C'est surtout aux belles femmes qu'Ovide, le maître ès-amours, conseille d'adopter cette posture ; « De l'art d'aimer. »

« N'ignorez donc aucun détail, et apprenez les diverses attitudes du corps. La même position ne convient pas à toutes. Êtes-vous d'une beauté indiscutable, étendez-vous sur le dos. »

Cette posture admet d'ailleurs des variantes. Le cavalier peut en effet prendre entre ses cuisses la femme couchée, ou réciproquement ; dans le second cas, il peut encore se faire ou que la femme couchée écarte les jambes, ou bien qu'elle les soulève.

C'est cette attitude, la femme couchée écartant les jambes, que Caviceus demande à Octavia de prendre pour faire l'amour, ainsi que cela est relaté dans un entretien d' « Aloisia Sigea. »

« Je ne veux pas que tu remues les fesses, ni que tu répondes à mes secousses, je ne veux même pas que tu soulèves les jambes, ni les deux ensemble, ni l'une ni l'autre, lorsque je te chevaucherai. Mais je désire que tu te fendes et que tu ouvres les jambes le plus possible. Tu mettras bien à découvert ta vulve que ma mentule va percer ; et dans cette posture, que tu garderas jusqu'à la fin, tu me laisseras arriver à la jouissance. Compte bien toutes mes secousses, et prends garde de te tromper au nombre. »

Plus loin c'est dans l'attitude où la femme soulève les jambes que Callias place Tullia.

« Lorsque je me serai étendu sur ta chère poitrine, entoure mon corps de tes bras, et que rien ne puisse délier ton embrassement. Puis soulève tes jambes le plus haut que tu pourras, de fa-

çon que tes si jolis pieds viennent caresser, talons joints, mes fesses lisses. »

Si l'on veut pénétrer une femme couchée qui a soulevé les jambes, on peut placer sa partenaire autrement que Callias ne le fit de Tullia, et d'une façon peut-être beaucoup plus plaisante, ses pieds relevés et croisés sur les reins du cavalier.

Une épigramme de Sosipater préfère aussi cette position.

« Lorsque j'eus étendu sur le lit Doris aux fesses de rose, en la vigueur de ma jeunesse, je me sentis immortel ; et la belle m'ayant fait une ceinture de ses pieds surélevés, accomplit jusqu'au bout sans fléchir la course de Cypris. »

Donc Doris ne chevauchait pas ; elle était bien couchée sur le dos et des pieds soulevés serrait son cavalier.

Les pieds de la femme étendue peuvent encore être soulevés par un tiers. Ainsi Aloïsius, un des personnages des « Aloisia Sigea », prêta son aide à Tullia pour parfaire le baiser avec Fabricius.

« Voici dit Tulla, qu'accourent Aloisius et Fabricius. « Lève tes jambes », me dit Fabricius, en exhibant son braquemart. Je les soulève ; il se couche sur moi et m'enfonce son membre jusqu'au fond. Aloisius me soulève alors les deux jambes, et glissant ses mains sous mes jarrets, il me secoue les reins sans que j'aie à prendre la moindre peine. Ah ! que cette sorte de mouvement est singulière et plaisante ! Je m'écrie que je brûle ; mais j'avais à peine ouvert la bouche que la liqueur de Vénus m'inondait et éteignait l'incendie. »

C’est aussi les pieds relevés, avec ou sans le secours d’un tiers, que Léda se donna aux médecins avec l’autorisation de son mari, ainsi que le raconte Martial.

« Léda ayant déclaré à son vieux mari qu’elle est hystérique, se lamente en disant qu’il lui est nécessaire d’être baisée. Pleurant et gémissant, elle se refuse à payer de ce prix sa guérison, et jure qu’elle mourra plutôt que d’en passer par là. Mais l’époux la conjure de vivre et de ne pas renoncer à ses belles années ; il lui permet de se faire faire par un autre ce que lui-même ne peut plus faire. Soudain arrivent les médecins et disparaissent les gardes-malades. Elle soulève les cuisses : ô le pénible remède ! »

Même à l’époque d’Aristophane, ces procédés n’étaient pas inconnus :

« Vous pouvez dès maintenant lui lever les jambes en l’air (à Théoria) et consommer le sacrifice. »

« Je commencerai par écarter les jambes de la messagère et je l’enfilerai », dit ce poète dans la « Paix » et les « Oiseaux ».

L’homme peut encore, pour donner le baiser, se pencher sur une femme à moitié couchée ou étendue de biais, soit sur un lit, soit sur un siège, ou même couchée sur le côté.

Ovide recommande aux femmes dont les cuisses ont la fraîcheur de la jeunesse, et dont la gorge est sans défaut de s’étendre dans cette posture sur un lit :

« Vous, dont les cuisses ont la fraîcheur et l’embonpoint de la jeunesse, dont la gorge est sans défaut, étendez-vous toujours obliquement sur le lit. »

Quant au coït de l'homme penché sur une femme étendue obliquement sur un siège, Aloisia en a donné une description suavement fine, à son habitude :

« Caviceus accourt en hâte et plein de joie, m'enlève mon vêtement (c'est Octavie qui parle), et avance effrontément sa main vers mon sexe. Puis il me fait asseoir. Dès que je fus assise, il plaça sous chacun de mes pieds un escabeau de manière que, mes jambes soulevées, la porte du jardin fut grande ouverte à son attaque. Il glisse sa main droite sous mes fesses et me rapproche un peu de lui ; de sa main gauche il soutenait le poids de sa pique. Il se couche alors sur moi, applique le bélier à l'entrée de la porte et fait pénétrer la tête de son membre dans la première commissure, dont il entr'ouvrait les lèvres à mesure avec

ses doigts. Mais là il se trouva arrêté ; et ses efforts furent vains. « Octavie, ma très douce, dit-il, embrasse-moi, élève ta cuisse droite et appuie-la sur mes reins. — Je ne comprends pas ce que vous voulez, lui dis-je. » Lui-même alors soulève ma cuisse droite au-dessus de mes reins, comme il le désirait. Il enfonce enfin sa mentule dans l'antre de Vénus ; il pousse alors, d'un mouvement lent d'abord, mais qui devient de plus en plus rapide ; un dernier effort est si violent que je crus en recevoir la mort. Son membre était roide comme de la corne. Il pénétrait si rudement que je m'écriai qu'il me déchirait. Il s'arrêta un peu. « Tais-toi, mon petit cœur, dit-il, il en est toujours ainsi (la première fois) ; aie du courage pour le supporter ». Il glisse de nouveau sa main sous mes fesses, m'amène à lui, alors que je semblais reculer ; sans retard il reprend ses infatigables secousses qui me font presque tomber en défaillance ; puis d'une attaque rapide, il pousse sa pique, et l'extrémité de sa pointe pénètre jus-

qu'au fond de moi-même. Je pousse un cri. À l'instant même Caviceus laissa échapper le liquide vénérien, et je me sentis inonder d'une pluie chaude. Au moment où Caviceus commençait à faiblir, il me survint une sorte de démangeaison voluptueuse, comme si j'avais envie de pisser ; je soulevais alors mes fesses et subitement je sentis s'échapper de moi, non sans une grande jouissance, je ne sais quoi qui me chatouillait délicieusement les parties. Mes yeux se ferment, je perds le souffle, j'ai le visage en feu et tout le corps dans un accablement extrême. « Ah ! ah ! ah ! je me meurs, Caviceus, m'écriai-je ; arrête, mon âme est prête à sortir. »

Enfin le coït avec une femme à moitié couchée, appuyée sur le côté droit, Ovide le considère comme le plus simple :

« Le baiser a mille formes ; la plus simple et la moins fatigante est celle dans laquelle la femme reste à demi-penchée sur le côté droit. »

Il conseille surtout aux femmes de longue taille de se faire ainsi chevaucher :

« Qu'elle appuie ses genoux au lit, en inclinant légèrement la tête, la femme dont les flancs sont remarquables par leur longueur. »

Quant à Martial, il indique cette position de chevauchement, à Phyllis, courtisane célèbre.

« Deux amants, dit-il, étaient venus un matin chez Phyllis pour la baiser, et chacun d'eux désirait la prendre toute nue le premier. Phyllis promit de se donner en même temps à tous

deux, et elle tint parole. L'un d'eux lui souleva les cuisses, l'autre la tunique. »

Phyllis était donc à moitié couchée, penchée sur le flanc : un de ses amants la baisait en lui soutenant la jambe, l'autre la pédiquait en relevant sa tunique.

Venons maintenant à cette forme du baiser dans laquelle l'homme couché sur le dos pénètre une femme penchée sur lui. Les rôles renversés, la femme joue ici celui de cavalier, l'homme devient la monture. On appelle cette posture « le cheval d'Hector », selon une proverbiale expression du même Martial.

« Les esclaves phrygiens se masturbaient derrière la porte chaque fois que l'épouse se mettait à cheval sur Hector. »

Ovide affirme éloquemment que cette posture ne pouvait et ne devait pas être du goût d'Andromaque, laquelle était très grande ; seules en effet, les femmes de petite taille se font ainsi porter :

« Que la femme de petite taille chevauche son amant ; jamais la Thébaine Andromaque, qui était trop grande, ne chevaucha ainsi son Hector. »

Il ne nous appartient pas de prononcer en cette matière, mais des personnages des « Sigea », adoptent fréquemment cette posture.

« Impatient, Chrysogon lui dit de retirer son vêtement. « Maintenant, dit-il, ma chère Sempronie, mets-toi dans cette posture que j'aime tant. » Il se jette sur le dos, et Sempronie, grimpée sur lui, lui faisant face, écarte ses cuisses, entre lesquelles elle enfonce elle-même le dard brûlant de Chrysogon. »

C'est la même attitude que, dans une satire d'Horace un esclave réclame de sa petite putain « qui à la clarté d'une lanterne, chevauche en agitant lascivement les fesses, le coursier renversé sur le dos. »

Quant à la matrone qui, dans la même satire (vers 64) « ne commet pas le péché en se mettant dessus », cette attitude ne lui sourit pas : chacune a son attitude préférée.

Elle ne semblait pas plaire non plus beaucoup à cette femme à qui Xanthias commandait de « chevaucher », dans les « Guèpes », d'Aristophane : indignée en effet, elle demande, jouant sur les mots, s'il veut rétablir la tyrannie d'Hippias :

« Irritée, elle me demanda si je voulais rétablir la tyrannie d'Hippias. »

Et pour cette même raison l'éplucheur d'obscénités proclame dans « Lysistrata » que le genre féminin est très disposé à l'équitation et aux courses en char :

« La femme aime beaucoup le cheval et se tient bien en selle. »

La même posture charmait la Plangon d'Asclépiade, dont Brunck dans ses « Analecta » nous dit qu'il « vainquit à la course l'ardente Philénis, ses coursiers d'Hespérie rongeant encore leur frein. »

Chevauchant dans l'arène de Vénus, Plangon surpassait Philénis même dans l'art d'inventer des postures ; aussi cette merveilleuse artiste ès-voluptés rend-elle grâces à Vénus, dans cette épigramme, d'avoir récemment si bien fait son service avec quelques jeunes gens d'Hespérie qu'elle avait couchés sur le dos

pour les chevaucher, que, leurs lascives mentules éreintées, ils l'avaient quittée incapables de tout désir.

C'était aussi la coutume de Lysidica d'exercer sur des hommes couchés ; elle était du reste tout aussi peu facile à lasser dans l'arène de Vénus ; Asclépiade en effet, dit dans l'épigramme suivante que « souvent elle a lutté contre des adversaires couchés sur le dos, sans jamais écorcher dans l'action sa cuisse agile. »

Et si ces femmes consacrent à Vénus un fouet, des rênes, des éperons, c'est pour rappeler cette posture qu'elles préfèrent dans le coït, et où elles chevauchaient au lieu d'être chevauchées.

Ne terminons pas sur ce sujet, sans indiquer que c'est par un moyen analogue que Fotis assouvit son cher Lucien par les jouissances d'un baiser onduleux, ainsi qu'on peut sans peine en conclure, en lisant ces quelques lignes des « Métamorphoses » d'Apulée :

« En disant ces mots, elle monta sur la couchette, s'accroupit sur moi, et par des secousses répétées, des mouvements lubriques elle agita si bien ses reins élastiques qu'elle me fit goûter la saveur du baiser onduleur ; tant qu'enfin, la tête vide, les membres mous, accablés de lassitude, nous nous laissâmes aller haletants dans les bras l'un de l'autre. »

La posture suivante, celle d'un homme couché sur le dos et pénétrant une femme qui lui tourne le dos, Rangonius l'a réalisée avec Octavie sous la direction de Tullia ; voici du reste, sur ce point, leur entretien tel qu'il est relaté dans les « Sigéa » :

« Rangonius. — Vois comme je bande. Mais je veux aller au but par un nouveau chemin.

Tullia. — Par un nouveau chemin, dis-tu ? Non, je te jure, quelle que soit mon envie du baiser, tu n'iras point par un nouveau chemin.

Rangonius. — Ma langue a fourché ; je voulais dire une nouvelle posture.

Tullia. — Laquelle ? L'idée me vient d'une, qu'on appelle « le cheval d'Hector ». Couche-toi tout de ton long, Rangonius, et que ta pique foudroyante se jette bien roide au devant de l'ennemi pour le transpercer. Bien.

Octavie. — Que dois-je faire, moi, Tullia ?

Tullia. — Debout, tourne le dos à Rangonius, enferme-le entre tes cuisses de façon que sa lance soit juste à l'entrée de ton fourreau. C'est cela même, tu es bien placée.

Rangonius. — Ô le dos digne de Vénus ! Ô les reins d'ivoire ! Ô les fesses brûlantes !

Tullia. — Assez d'outrages. C'est insulter au cunnus que d'encenser les fesses de louanges. Ah ! tu es sage, Octavie. Tiens, Rangonius, son cunnus gourmand a englouti ta rude mentule.

Octavie. — À moi, Rangonius, à mon secours, viens, viens…

Rangonius. — Voilà, Octavie, voilà… À toi, à toi…

Tullia. — Eh quoi ! si vite vous vous mourez tous deux ? »

Il semble bien aussi qu'on peut interpréter dans le sens de la même posture les sacrifices pygiaques qu'Eumolpe invite une jeune fille à célébrer et dont nous parle Pétrone, en un chapitre du « Satyricon : »

« Sans retard Eumolpe invita la jeune fille à célébrer les mystères pygiaques (de Vénus Callipyge). Il la pria de venir s'asseoir sur cette bienveillance qu'on venait de lui recommander (c'est-à-dire sur lui, à la générosité de qui la mère avait recommandé sa fille) ; puis il ordonne à Corax de se glisser sous le lit où lui-même est couché et d'appuyer les mains sur le parquet pour secouer son maître avec ses reins. Sur son ordre il va doucement, et grâce à lui Eumolpe répond par des mouvements égaux à ceux de l'habile enfant. Au moment où l'exercice touche à sa fin, Eumolpe dit à haute voix à Corax de presser la cadence ; et le vieillard ainsi balancé entre son esclave et sa maîtresse semblait jouer à l'escarpolette. »

Quoi d'étonnant si, dans ces mystères pygiaques, il arriva à la mentule d'Eumolpe de commettre quelque solécisme, en prenant une fente pour l'autre ?

Cette attitude est du goût de beaucoup de gens et les dames mêmes y trouvent plus de plaisir. On prétend que Priape va plus au fond, et que la belle, par ses mouvements, se procure une volupté plus vive et une libation plus abondante.

Une femme couchée peut-elle être pénétrée par un cavalier lui tournant le dos ? De plus habiles en décideront. C'est à raison qu'Aloisia le dit :

« Il y a beaucoup d'attitudes qu'on ne saurait réaliser, les membres et les reins de ceux qui s'accouplent pour les mystères du baiser fussent-ils élastiques au-delà de ce qu'on peut imaginer. Certainement il vient à la pensée beaucoup plus d'attitudes qu'on n'est capable d'en exécuter. Comme rien n'arrête les désirs de sens ardents, rien non plus n'est difficile à une imagination lu-

brique. Elle se glisse où elle veut, par tout chemin qu'elle essaie ; au milieu même des rochers inaccessibles elle découvre une plaine. Le corps qui n'a pas les mêmes privilèges ne peut réaliser toutes les inventions, bonnes ou mauvaises, de l'esprit. »

Il est aussi des plus fréquents, le coït d'un homme debout avec une femme lui faisant face. D'abord il est facile à réaliser en quelque endroit que ce soit ; il suffit que la femme relève ses vêtements, que l'homme tire son membre. D'autre part, il est des mieux appropriés aux exigences de ceux qui doivent profiter en hâte d'une occasion qui s'offre, et surtout lorsqu'il importe d'aller vite, comme il arrive souvent dans les plaisirs dérobés. C'était la posture qu'adoptaient les voisines, au prurit insatiable, dont Priape blâme le dévergondage en sa « Priapée XXV : »

« Coupez-moi le membre génital que toutes les nuits me fatiguent des voisines en rut insatiable, plus dévergondées que des moineaux aux printemps, ou bien je crève. »

J'ai souvenir d'un très illustre médecin, mon contemporain — j'ai failli dire son nom, — lequel, pour convaincre de sa véracité, faisait venir sa fille rougissante et, la montrant du doigt à ses auditeurs souriants, disait : « Je l'ai faite debout. »

Un homme debout peut encore coïter avec une femme lui faisant face et qu'il soulève, soit qu'il supporte tout le poids de son corps en croisant les jambes de la femme sur ses reins, soit qu'il soulève seulement la partie inférieure de son corps, laissant la partie supérieure étendue sur un lit. C'est l'une ou l'autre de ces postures qui dut être offerte en spectacle à Ovide, qui en parle ainsi dans l'« Art d'aimer : »

« Milanion portait sur ses épaules les jambes d'Atalante. Si vous avez des jambes agréables à voir, acceptez la même posture. »

C'est certainement la première de ces attitudes qu'a décrite Aloisia Sigéa, doctoresse ès-libertinages, avec tant de vivacité d'esprit et d'élégance, que sa description ne laisse rien à désirer ;

« Turrianus survint aussitôt. J'avais quitté le lit (c'est Tullia qui parle) ; j'étais nue, il avait la lance en arrêt. Sans perdre une minute, il saisit mes seins de ses deux mains, et brandissant entre mes cuisses son dard chaud et roide : « Vois, dit-il, ma chérie, comme ce trait s'élance vers toi, pour te donner non pas la mort, mais toutes les voluptés possibles. Je t'en prie, conduis toi-même ma mentule aveugle dans cette voie sombre, pour qu'elle ne se trompe pas de but ; car je me garderai de priver mes mains de la jouissance qu'elles éprouvent. » Je fais ce qu'il veut ; j'introduis le trait brûlant dans l'ouverture non moins brûlante. Il le sent, il pousse, me pénètre. À l'instant, et après une ou deux secousses, je suis envahie d'un chatouillement incroyable, à tel point que je faillis plier les genoux de défaillance. « Arrête, dis-je, mon âme s'envole. — Je sais par où elle sort, réplique-t-il en souriant. Tu penses qu'elle pourrait s'évader par cette petite fente que j'occupe, mais la voilà fermée et bien fermée. » En disant ces mots, il retenait en quelque sorte son souffle le plus possible, pour accroître le volume de sa mentule enflée. « Je vais repousser dans ton corps ton âme fugitive », ajouta-t-il, et il m'imprimait les secousses les plus violentes. Le membre pénétra plus profondément en moi. À nouveau il multiplia ses aimables poussées, il précipita ses fureurs voluptueuses avec une telle violence et dans un effort si lubrique que, à défaut de son corps même, il

faisait passer en moi tous ses désirs, ses envies, sa luxure et jusqu'à ses pensées et son esprit en démence. Dès qu'il sentit enfin venir, comme dans le délire, la semence bouillonnante, il mit ses mains sur mes fesses qu'il souleva en l'air. Pour moi je resserre mon étreinte autour de son corps en fureur, alternativement je pèse de mes jambes et de mes cuisses sur ses cuisses et ses fesses, si bien que j'étais attachée à son cou, comme lancée au-dessus du sol. J'étais suspendue en l'air, comme si j'eusse été attachée à un clou. Mais il s'attarde, il traîne en longueur, et voilà qu'une seconde fois je sens venir l'ardente jouissance du baiser, je ne peux m'empêcher de crier, dans le transport d'un violent spasme d'amour : « Je sens, oh ! je sens toutes les délices que Junon dut éprouver lorsqu'elle fut chevauchée par Jupiter, je suis ravie au ciel. » Au même moment, Turrianus, que la passion agitait des plus violentes fureurs, arrosa mes parties génitales d'un ruisseau brûlant de semence débordante. Le lierre n'est certainement pas aussi solidement enroulé à un arbre que j'étais attachée à Turrianus par l'entrelacement des bras et des cuisses. »

Quant à la dernière forme de la même posture, celle que peut prendre, comme nous l'avons dit, un homme debout pénétrant une femme qu'il soulève, Conrad l'a réalisée avec Tullia, non sans quelques légères modifications et la description s'en trouve encore dans un entretien des « Sigéa » :

« Il m'entr'ouvrit les cuisses (c'est Tullia qui parle). Conrad ne me déplaisait pas, mais il ne me plaisait pas beaucoup non plus ; je ne lui ai rien refusé, mais je ne lui ai rien donné. Il essaie donc une nouvelle posture, qui ne manquait pas de sel. Il me jette sur le lit, me prend la cuisse droite et la met sur son épaule gauche, puis il me pénètre. J'attendais sans désirs. Il avait glissé sa cuisse

droite le long de ma cuisse gauche. Ayant enfin poussé sa lance jusqu'au fond, il pressa, il secoua, il se tourmenta. À quoi bon en dire davantage ? »

Un homme debout peut pénétrer une femme qui lui tourne le dos, à la façon des animaux à quatre pattes, chez lesquels d'habitude, pour le coït, le mâle grimpe sur le dos de la femelle. Il est des gens qui croient que les femmes besognées ainsi par derrière sont mieux fécondées ; Lucrèce en parle ainsi :

« On croit généralement que les femmes s'engrossent plus souvent en adoptant l'habitude des animaux, l'attitude des quadrupèdes ; car la poitrine étant étendue et les reins exhaussés, les canaux pompent plus aisément la sève. »

Pline, dans son « Histoire Naturelle », n'a pas dédaigné de traiter doctement ce sujet.

Même opinion dans les « Sigéa » :

« Il y en a qui disent que la posture indiquée par la nature est de chevaucher la femme à la manière des quadrupèdes, en la faisant mettre à quatre pattes et les reins projetés en arrière ; à leur avis, dans cette situation, la charrue virile pénètre bien plus avant dans le champ féminin et la semence coule mieux dans les parties génitales. Mais les médecins interdisent à la femme cette posture penchée qui est contraire à la nature et défavorable, affirment-ils, à la conformation des parties génératrices. »

Quoi qu'il en soit, il arrive souvent que des femmes ne peuvent être pénétrées autrement que par derrière. De quelle autre façon, en effet, un homme obèse pourrait-il aller au but, s'il trouvait en face de lui un autre ventre obèse ou celui d'une femme enceinte ?

C'est pour cela qu'Auguste, dit-on, après avoir enlevé Livie Drusille à Tibère Néron dont elle était grosse de six mois, la chevauchait à la façon des animaux. Un texte ancien qui commente « les Monuments de la vie privée des douze Césars », décrit d'une façon élégante cet impérial accouplement.

« Cette Drusille, dit-il, est la fameuse Livie, femme de Tibère Néron, qui avait été un des amis d'Antoine : Auguste en devint passionnément amoureux, et Tibère la lui céda quoiqu'elle fut grosse de six mois. L'on plaisanta beaucoup sur cet empressement de l'empereur, et un jour qu'ils étaient tous à table, et que Livie était couchée près d'Auguste, un de ces enfants nus, que les matrones élevaient pour servir à leurs plaisirs, s'approchant de Livie : « Que faites-vous là, maîtresse, dit-il ? Votre mari (montrant Néron), le voilà. » Livie accoucha peu de temps après, et l'on disait publiquement à Rome que les gens heureux avaient des enfants après trois mois de mariage, ce qui passa même en proverbe. Un historien dit qu'Auguste fut obligé de caresser sa femme « more pecudum » (à la mode des bêtes) à cause de sa grossesse ; et c'est à cette luxurieuse attitude que fait allusion le camée d'Apollonius, graveur célèbre du temps d'Auguste. L'état où était Livie peut, il est vrai, avoir rendu cette posture nécessaire, mais il paraît qu'elle était en tout temps du goût des anciens, soit qu'ils crussent, ainsi que l'indique Lucrèce, que cette attitude était favorable à la génération, soit plutôt qu'ils la préférassent par un raffinement de volupté. Les postures les plus recherchées, les moins naturelles souvent, ont paru en tout temps à quelques débauchés augmenter le plaisir de la jouissance. Mais il faut convenir que l'imagination va encore au-delà de la possibilité réelle. »

L'esprit subtil d'Aloisia s'est avisé de découvrir un motif étrange à la nécessité de pénétrer la femme par derrière.

« Les hommes estiment surtout un cunnus qui n'est pas complètement caché entre les jambes, mais est éloigné du nombril de neuf ou dix pouces. Chez la plupart des jeunes filles, le pubis descend si bas qu'il semble être le chemin du baiser à rebours. Avec les femmes ainsi conformées le coït est difficile. Théodora Aspilcueta ne put être dépucelée qu'en se mettant à plat ventre, et en relevant les genoux jusque sur les reins. En vain son mari avait peiné sur elle après l'avoir fait coucher sur le dos ; il avait perdu son temps. »

Ovide recommande aux femmes dont les rides ont commencé à sillonner le corps d'exercer de préférence le baiser à rebours :

« Quant à toi, dont les travaux répétés de Lucine ont sillonné les flancs de rides, fais comme le Parthe agile, tourne le dos à l'amant qui te chevauche. »

Mais en dehors de la nécessité, il est de fait qu'on pénètre souvent les femmes à rebours par simple raffinement, le véritable plaisir consistant à varier les jouissances. Ce n'est pas pour un autre motif que Tullia subit le baiser de Fabricius en lui tournant le dos ;

« Aloisius se retira (c'est Tullia qui parle), et Fabricius se mit à même de soutenir un nouveau combat. Sa mentule rubiconde était enflée de façon menaçante : « Je t'en prie, me dit-il, tourne-toi. » Je me tourne comme il le voulait. Dès qu'il eut vu mes fesses, dont la blancheur eût fait honte à l'ivoire et à la neige, il s'écria : Ô que de beautés ! Mets-toi sur les genoux, et courbe la partie supérieure du corps. » Je courbe la tête et la poitrine, je re-

lève les fesses. Il lance alors au fond de ma vulve son dard ailé et bouillant. Il manie mes tétons de ses deux mains, puis il commence à s'agiter tant et si bien qu'au bout d'un instant je sens couler dans la douce fente de Vénus le divin baume, et je suis enivrée de voluptés merveilleuses. La jouissance était si grande que je manquai défaillir. La quantité de semence secrétée par les reins de Fabricius et dont il m'emplit me chatouilla tellement que de mon côté je fis une copieuse décharge qui m'épuisa complètement. En ce baiser j'ai perdu plus de forces que dans les trois autres qui le précédèrent. »

Voici encore un autre moyen, et point banal, d'effectuer ce baiser à rebours ; on le représente ainsi dans les « Monuments du Culte secret des dames romaines : la femme a les mains posées à terre, la partie inférieure de son corps est soulevée au moyen d'une corde ; dans cette position elle est pénétrée par un homme debout derrière elle. Et elle semble bien avoir adopté une posture du même genre, la femme du forgeron dont parle Apulée en ses « Métamorphoses ».

« Appuyée sur un tonneau elle se faisait tranquillement raboter par son amant, qui se penchait sur elle. »

2

Où il est particulièrement question de ce que l'on nomme aujourd'hui « pédérastie » tant active que passive.

Voilà ce que nous avions à dire de la futution. Nous allons maintenant faire l'exposé d'un baiser d'un autre genre, que la

mentule opère avec l'aide du culus. Celui qui fait son affaire en introduisant sa mentule dans le culus, soit d'un homme, soit d'une femme, pédique. Celui qui pédique est dit pédiquant, pédicon, drauque ; celui qui est pédiqué, patient, cinède, chattemitte, mignon, efféminé ; le patient d'un certain âge ou qui a fait son temps de service est dit exolète.

Comme les femmes sont pédiquées plus rarement que les hommes, on a coutume d'appeler ce baiser « le baiser masculin ». Il se satisfait, soit activement — c'est le baiser des pédicons — soit passivement — c'est celui des patients. Il est facile de comprendre que le pédicon éprouve de la jouissance, puisque celle-ci dépend tout entière du frottement de la mentule ; mais comment se fait-il que le patient prenne du plaisir à l'introduction d'un membre roide dans ses propres entrailles ? Voilà qui me semble difficile à comprendre. Il est vrai que je suis affligé d'une certaine étroitesse d'esprit et que je suis totalement ignorant de pareils procédés, auxquels je reste étranger. Gardez-vous en effet de croire que la jouissance du patient n'est pas de première qualité, et qu'il ne se prostitue au pédicon que pour préluder au légitime jeu du baiser, dans lequel il pédiquera à son tour ; ne croyez pas davantage qu'il remédie, dans la mesure du possible, à l'inertie de sa propre mentule, en considérant la vigueur d'un autre nerf ou bien en se faisant chatouiller le podex. Antoni Beccadelli nous apprend que ce résultat peut être obtenu par l'introduction profonde du doigt dans l'anus.

« Ta mentule est roide, Quinctus, pour les femmes que tu n'aimes pas ; pour celle qui te plaît, tu ne peux bander. Celui qui veut pouvoir n'a qu'à s'introduire les doigts dans l'anus ; ainsi, dit-on, Pâris en usait avec Hélène. »

Pétrone nous raconte aussi qu'Enothée enfonça un pénis de cuir dans l'anus d'Eucolpe pour surexciter le nerf du garçon. Enothée, dit-il, exhibe un engin de cuir, aux contours enduits d'huile, de poivre en poudre, de graine d'ortie pilée, et me l'introduit peu à peu dans l'anus.

Mieux encore, Aloisia Sigéa recommande les coups de verges appliqués sur l'anus ;

« Il y a parmi nous un certain marquis Alphonse que les coups de fouet excitent à la lutte amoureuse, pour laquelle il reste, sans cela, inerte et impuissant. Il se fait meurtrir les fesses à coups de verges qu'il reçoit sans broncher : cependant sa femme s'étale sur le dos, prête au baiser. À mesure que les coups pleuvent, il bande, et plus ils sont violents, plus ardente est son érection. Dès qu'il voit son arme prête, il se jette sur sa femme couchée, lui imprime des mouvements désordonnés, la met en rut, l'arrose enfin des dons célestes de Vénus, et la comble de toutes les jouissances qui sont le privilège du baiser. »

Encore aujourd'hui, dans les lupanars de Londres, il ne manque pas d'individus chargés d'appliquer les verges à ceux qui le désirent, au témoignage de l'auteur de la « Gynéologie », ouvrage allemand.

C'est le même moyen qu'avait imaginé l'ingénieuse mentule de Rousseau le Génevois qui, tout enfant, criait sous les coups de fouet appliqués sur ses fesses par Mademoiselle Lambercier et qui, tout le reste de sa vie, souhaita éperdûment ce châtiment. Voici comment il raconte ce joyeux épisode, avec une élégance coutumière. Ces lignes sont extraites des « Confessions » :

« Comme Mademoiselle Lambercier avait pour nous l'affection d'une mère, elle en avait aussi l'autorité et la portait quelquefois jusqu'à nous infliger la punition des enfants, quand nous l'avions méritée. Assez longtemps elle s'en tint à la menace, et cette menace d'un châtiment tout nouveau pour moi me semblait très effrayante ; mais après l'exécution je le trouvai moins terrible à l'épreuve que l'attente ne l'avait été, et ce qu'il y a de plus bizarre est que ce châtiment m'affectionna davantage encore à celle qui me l'avait imposé. Il fallait même toute la vérité de cette affection et toute ma douceur naturelle pour m'empêcher de chercher le retour du même traitement en le méritant : car j'avais trouvé dans la douleur, dans la honte même, un mélange de sensualité qui m'avait laissé plus de désir que de crainte de l'éprouver derechef par la même main. Qui croirait que ce châtiment d'un enfant reçu à huit ans par la main d'une fille de trente, a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de moi, pour le reste de ma vie ? Tourmenté longtemps, sans savoir de quoi, je dévorais d'un œil ardent les belles personnes, mon imagination me les rappelait sans cesse, uniquement pour les mettre en œuvre à ma mode, et en faire autant de demoiselles Lambercier. N'imaginant que ce que j'avais senti, je ne savais porter mes désirs que vers l'espèce de volupté qui m'était connue. Dans mes sottes fantaisies, dans mes érotiques fureurs, dans les actes extravagants auxquels elles me portaient quelquefois, j'empruntais imaginairement le secours de l'autre sexe, sans penser jamais qu'il fut propre à nul autre usage qu'à celui que je brûlais d'en tirer. Mais quand enfin le progrès des ans m'eut fait homme, mon ancien goût d'enfant s'associa tellement à l'autre, que je ne pus jamais l'écarter des désirs allumés par mes sens, et cette folie, jointe à ma timidité naturelle, m'a toujours rendu très peu entre-

prenant près des femmes ; faute d'oser tout dire ou de pouvoir tout faire, l'espèce de jouissance dont l'autre n'était pour moi que le dernier terme, ne pouvant être usurpée par celui qui la désire, ni devinée par celle qui peut l'accorder. J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et me taire auprès des personnes que j'aimais le plus. N'osant jamais déclarer mon goût, je l'amusais du moins par des rapports qui m'en conservaient l'idée. On peut juger de ce qu'ont pu me coûter de semblables aveux sur ce que, dans tout le cours de ma vie, emporté quelquefois près de celles que j'aimais par les fureurs d'une passion qui m'ôtait la facilité de voir, d'entendre, hors de sens, et saisi d'un tremblement convulsif dans tout mon corps, jamais je n'ai pu prendre sur moi de leur déclarer ma folie, et d'implorer d'elles dans la plus intime familiarité la seule faveur qui manquait aux autres. Cela ne m'est jamais arrivé qu'une fois dans l'enfance, avec une enfant de mon âge, encore fut-ce elle qui en fit la première proposition. »

Reprenons maintenant notre sujet au point où nous l'avons quitté. Si nous ne pouvons concevoir que la jouissance du patient, par l'intermédiaire du podex, aille à la mentule, nous devons plutôt nous résoudre à penser que les patients ressentent dans le podex même une démangeaison analogue à celle que d'autres éprouvent dans les parties sexuelles, et que dans l'anus se cache la source d'une jouissance spéciale, inconnue aux profanes. Martial porte un témoignage très net de l'existence de cette démangeaison dans le podex :

« Carinus n'a plus une seule trace de son podex fendu jusqu'au nombril, et pourtant il ressent des chatouillements jusqu'au nombril. De quelle rage est donc tourmenté ce misérable ! Il n'a plus de culus, et cependant il est cinède. »

Pour apaiser les chatouillements du podex, les habitants de Siphnos (Siphnos est une des Cyclades) avaient pris l'habitude d'enfoncer le doigt dans cet organe ; de là vient que les Grecs désignèrent par le mot siphnianiser ce nouveau genre de volupté. Suidas dit nettement : « Siphnianiser », chatouiller les fesses du doigt. »

C'est une démangeaison du même genre qui s'empara de Tullia, à en croire son propre récit ; dans les « Sigea » :

« Comme je ne réussissais pas à les convaincre, j'obéis à leur rage. Aloisius se penche sur mes fesses ; il approche son pieu de la porte de derrière, pousse, enfonce, et d'un dernier effort pénètre. Je fis entendre un gémissement. Mais aussitôt il retire son dard de la caverne pour le plonger dans ma vulve, et il arrose d'une semence épaisse le sillon lubrique du ventre. Dès qu'il a fait son affaire, Marius s'avance vers le même chemin. D'un mouvement prompt il lance sa pique et ne tarde pas à la plonger dans la place. Il opéra pendant un instant et, ce que je n'aurais pas cru, me causa une sorte de démangeaison, une jouissance enfiévrée qui me laisse croire que je n'aurais pas grand peine à m'accoutumer à la chose, si je le voulais. »

Cœlius Rhodiginus confirme encore l'existence de ce chatouillement du podex ; n'écrit-il pas dans ses « Lectures anciennes :

« Nous savons que les cinèdes ressentent une immense jouissance, pendant qu'ils se font ignoblement frotter. »

Il en donne même une raison — juste ou controuvée, aux médecins de le décider.

« Chez ceux dont les canaux (qui conduisent la semence génitale) ne sont pas en état normal, soit que ceux qui conduisent vers la verge soit obstrués, accident fréquent chez les eunuques et autres gens de cette espèce, soit encore pour d'autres raisons, le sperme afflue vers l'anus. Pour peu qu'ils secrètent en abondance de la semence génitale, il se produit à cet endroit un afflux considérable. Aussi lorsque leur désir de jouissance sexuelle est excité, cette partie du corps où s'amasse la sécrétion réclame un frottement énergique. Voilà pourquoi ceux chez qui le sperme se porte à l'anus aspirent uniquement à être des patients. »

Quoi qu'il en soit, rien n'est plus certain que la jouissance ressentie par les patients. Ceux de la Rome ancienne éprouvaient une telle volupté à se faire introduire une verge dans le derrière qu'il ne pouvaient apercevoir une grosse mentule sans avoir l'écume aux lèvres ; ils en arrivaient même à donner leur dernier sou pour jouir des faveurs des jeunes gens bien pourvus ; Juvénal, nous l'affirme, sans ambages :

« Les hommes sont le jouet de la fatalité, qui étend même son empire sur les parties les plus cachées. Si les astres vous sont contraires, vous perdrez votre temps à exhiber un nerf d'une longueur et d'une grosseur rares ; en vain Virron, l'écume aux lèvres, vous apercevra tout nu. »

De même, Martial :

« Vous demandez quels motifs j'ai de soupçonner un homme d'être efféminé. Nous nous baignons ensemble ; jamais ses yeux ne regardent en haut, mais il dévore des yeux les drauques, et il ne peut voir de mentule sans que ses lèvres travaillent. »

Et ailleurs aussi.

« Bien que souvent, Hyllus, il ne reste dans tes coffres qu'un denier, et plus usé encore que ton culus, ce ne sera pas au boulanger ni au cabaretier que tu le porteras, mais à quelque jeune homme pourvu d'une superbe verge. Ton pauvre ventre contemple les festins de ton culus : le premier est toujours à jeun, le second ne cesse de dévorer. »

Mais quoi ? Les établissements de bains résonnaient du bruit des applaudissements, quand il entrait des gens mieux membrés que le commun. Sur ce point les témoignages de Martial et de Juvénal ne laissent pas de place au doute.

« Quand tu entendras, Flaccus, des applaudissements dans un établissement de bains, sache qu'il vient de s'y montrer la mentule de Morion. »

« Dès qu'il entre dans les bains, c'est lui seul qu'on regarde, et tous l'admirent. »

Ce n'est point d'ailleurs sans quelques préparations que les patients remplissaient leurs fonctions. Leur doctrine se résumait en deux principaux préceptes : ils devaient d'abord s'épiler, et puis cevere (remuer les cuisses et les fesses).

Le premier soin des patients était donc de s'épiler sur tout le corps. Ils s'épilaient les lèvres, les bras, la poitrine, les jambes, les parties sexuelles, mais surtout ils débarrassaient de toute toison l'autel de leur volupté, le podex ; mais ils ne touchaient pas à leur chevelure qu'ils soignaient au contraire avec soin, parce qu'elle était considérée comme un motif de séduction.

Martial revient fréquemment sur cette épilation :

« En épilant ta poitrine, tes jambes, tes bras, en ne laissant croître autour de ta mentule que de rares poils, Labienus, tu donnes des gages à ta maîtresse, qui l'ignore ? Mais pour lui, Labienus, épiles-tu ton culus ? »

Et ailleurs :

« Chrestus, toi qui portes les bourses épilées, une mentule pareille au cou d'un vautour, toi dont la tête est plus chauve que le culus d'un mignon, dont les jambes n'ont plus un seul poil ; qui ébarbes à chaque instant avec des pinces tes lèvres glabres, tu parles comme les Curius, les Camille, les Quinctius, les Numa, les Ancus et tous les personnages barbus que nous connaissons, tu fais entendre de graves paroles menaçantes et tu fulmines contre les théâtres et le siècle. Mais sur ces entrefaites survient-il un drauque, tu lui fais un signe et tu l'emmènes. »

Ailleurs encore :

« Rien n'est plus usé que le manteau d'Hédylus. Et pourtant si, il est une chose plus usée que le manteau d'Hédylus, il en conviendra lui-même, c'est son culus. »

C'est dans le même sens que Martial encore parle du culus d'Hyllus, plus usé que le dernier denier d'un malheureux ; que Suétone parle du corps épilé d'Othon, un patient lui aussi ; et que Catulle dit de Vibennius le jeune.

« Tu ne peux vendre pour un sou tes fesses épilées. »

C'est encore pourquoi Galba pria Icelus de s'épiler avant qu'il ne l'emmenât avec lui ; Suétone ne nous le cache point :

« Il était très porté au baiser mâle, mais il préférait les patients robustes et même ayant fait un long service. On rapporte qu'en Espagne Icelus, un de ses anciens amants, étant venu lui apporter la nouvelle de la mort de Néron, non seulement il le reçut en l'embrassant à pleine bouche devant tous, mais il le pria de s'épiler sur le champ et l'emmena avec lui. »

Certains s'épilaient le podex, tout en ayant soin d'étaler un front hirsute et une barbe hérissée, pour singer la gravité des anciens philosophes ; Martial, Juvenal et Perse sont très nets à cet égard :

« Tu parles de Démocrite, de Zénon, de l'énigmatique Platon et de tous ceux qui sont représentés avec des barbes hirsutes, tout comme si tu étais le successeur et l'héritier de Pythagore. Tu portes bien au menton une barbe aussi touffue. Mais ce membre si lent à s'émouvoir chez les vieux boucs, si laid chez l'homme velu, tu aimes à le sentir bien roide dans ton anus d'efféminé. »

« On ne peut se fier au visage. Quel quartier en effet ne regorge de cynique à face grave ? Tu flagelles l'obscénité, toi, le plus infâme cloaque des cinèdes de la bande socratique. Tes membres se hérissent de poils, il est vrai, et tes bras couverts de crins durs annoncent une âme énergique ; mais à ton anus lisse, le médecin coupe en riant les excroissances enflées. »

« Tu peignes, tu parfumes ta barbe au menton. Pourquoi gardes-tu épilées tes parties sexuelles ? »

Voilà pourquoi Martial recommande à Charidemus d'épiler ses fesses, afin de ressembler à un patient plutôt qu'à un fellateur :

« Parce que tu as les jambes hérissées de poils et la poitrine velue, tu crois, Charidemus, donner le change à l'opinion. Crois-moi, arrache les poils de tout ton corps et prouve par témoins que tu épiles tes fesses. Pourquoi ? dis-tu. Tu sais que bien des gens jasent beaucoup sur ton compte. Fais en sorte, Charidemus, qu'ils te prennent pour un patient. »

Il n'y avait pas que les patients qui s'épilaient, mais encore tous ceux qui menaient une existence désœuvrée et efféminée ; Quintilien nous apporte dans son « Institution oratoire » :

« Bien que les manies de s'épiler, de se couper les cheveux par étages et de boire avec excès dans les établissements de bains aient gagné la ville, ce ne sont point à proprement parler des usages, car rien de tout cela n'est à l'abri du blâme. »

Du reste épiler les aisselles paraissait nécessaire aux soins du corps, et Senèque nous dit :

« L'un se soigne, l'autre se néglige plus que de raison ; le premier s'épile jusqu'aux jambes, le second ne s'épile pas même les aisselles. »

Ce même Quintilien trouvait, par ailleurs, fort convenable le bain des femmes pris en commun avec des hommes ;

« Si c'est un signe d'adultère, écrit-il, pour une femme de se baigner en compagnie d'hommes complètement nus, c'en sera aussi que de manger avec des jeunes gens. Sans doute encore peut-on dire qu'un corps épilé, une allure nonchalante, une robe de femme sont chez un homme les signes d'une dépravation. »

Martial, à plusieurs reprises, constate sans les flétrir outre mesure, l'habitude que manifestent certains hommes à user de raffi-

nements féminins ;

« Vois-tu, dit-il, cet homme au premier rang ; sa chevelure pommadée exhale l'odeur de toutes les essences que distille le parfumeur de ces dames, et, ses bras épilés luisent… Et cet autre bien frisé offre des jambes démunies de tout poil. »

Suétone relate que le puissant Jules César, amoureux de pareils procédés « était très exigeant pour les soins de son corps, qu'il se faisait tondre à la pince, raser et épiler.

La mode était du reste bien portée, car dans le mobilier de l'empereur Commode on « trouva des vases précieux, où l'on faisait fondre la résine et la poix destinées à épiler et à lisser la peau des mignons. »

Ces vases furent du reste vendus aux enchères publiques.

Les onguents destinés à l'épilation se nommaient le « dropax » ou le « psilothrum » ; et, provenaient de résines solubles dans l'huile : tous les manuels de médecine en fournissaient la formule, et, son application était si générale qu'à l'époque de Juvenal, toute la jeunesse se promenait comme « enduite de résine ».

L'opération n'était cependant pas toujours commode. Pirse raconta qu'il fallait quelquefois « cinq robustes gaillards pour épiler les parties sexuelles d'un homme, lui arracher toutes ces herbes, malaxer ses fesses bouillies avec une pince crochue, car cette forêt de poils était de force à résister à toute charrue. »

Les pinces se dénommaient aussi « forceps ». Quand aux « fesses bouillies » ainsi appelées parce qu'elles présentaient

comme un aspect de viande cuite, cela était du à l'application du « dropax » ou onguent très chaud.

Ausone en parle aussi.

« Tu polis ton engin, explique-t-il, avec du « dropax » chaud parce qu'un membre épilé exute les louves sans poils. Mais de ton anus bouilli tu arraches les herbes, et, tu épiles avec de la pierre ponce, tes « clazomènes » travaillées au marteau. Allons, tu prétends au vice masculin, femme par derrière, homme par devant. »

On appelait ainsi « clazomènes » les fesses broyées, déchirées, lézardées, comme celles de ce pédéraste passif, Garinus, dont Martial signale le « podex » déchiré à la suite d'intrusions trop fréquentes.

Il y avait des pédérastes ingénieux qui employaient les femmes pour s'épiler, on donnait à ces complaisantes le nom « d'ustricules » c'est-à-dire qu'elles passaient comme au feu, au « dropax » chaud, les cuisses de l'homme et son cul.

Un de leurs clients célèbres ne fut autre que l'empereur Auguste, qui selon Suétone « se faisait brûler le poil des jambes avec de l'écorce de noix brûlante, afin de le faire pousser plus doux. »

Les femmes, du reste, s'épilaient aussi : les courtisanes, dans Aritosphane, présentent toujours un pubis bien net, et un cul sans duvet. Car cela fait bander les hommes.

Même au dire de Martial, « s'épilaient les putains de remparts à l'aide d'un vieux pot rempli d'une résine infecte. » Et, les femmes mariées considéraient, en Grèce, qu'un « cunnus » épilé est capable de faire bander même les maris.

Celles, déjà âgées, tentaient de retrouver une juvénile apparence en épilant leur « cunnus » aux poils trop hérissés. Vain effort, leur criait, Martial.

« À quoi bon, Ligella, épiler ton vieux cunnus ? À quoi bon tourmenter les cendres d'un foyer éteint ? De tels raffinements conviennent aux seules jeunes filles. Tu te trompes si tu t'imagines que ton cunnus puisse encore intéresser quelque mentule. »

Souvent, par réciprocité, les femmes confiaient aux hommes le soin de les épiler : aucun pubis ne reste secret, s'indignait Pline, et, l'empereur Dioclétien lui-même, aimait à épiler ses concubines, avant de s'en aller baigner au milieu des plus viles putains.

De même Héliogabale qui avait toujours des femmes dans ses bains. « Il leur faisait la toilette avec de l'onguent dit psilothrum, qu'il employait ensuite pour sa barbe, se servant naturellement du même dont il s'était déjà servi pour les femmes. Il faisait aussi de sa propre main la barbe aux parties viriles de ses mignons, et, avec le même rasoir il se rasait ensuite, » afin de ne rien perdre de l'odeur recueillie.

Tous les empereurs romains passent du reste pour avoir épilé leurs cinèdes : quelques-uns, par surcroît, leur frottaient la figure avec du pain mouillé pour leur procurer une peau d'un blanc plus brillant, ou éviter la poussée de la barbe.

Les femmes pour plaire usaient, aussi de ce procédé, et, d'autres bien plus coûteux.

Écoutons ce que Juvénal dit, d'une matrone : « En voyant cette face enduite et bassinée de tant de préparations diverses,

couverte d'un cataplasme tout humide, on se demande si c'est un visage ou un ulcère. Elle découvre enfin la figure et enlève la première couche. Alors, elle se lotionne d'une telle quantité de lait qu'elle serait obligée de se faire suivre d'un troupeau d'ânesses, si jamais elle était exilée vers le pôle hyperboréen.

On employait aussi des couches de craie : ainsi Pétrone parle d'un pédéraste, qui besognait depuis longtemps et en vain l'engin raccorni d'un camarade sans puissance. « Vois-le : sur son front baigné de sueur coulent des ruisseaux de fard : dans les rides de ses yeux il y a une couche si épaisse de craie qu'on dirait un mur décrépi rongé par la pluie. »

Et ne quittons pas l'épilation sans noter que parfois, l'épilation était employée comme supplice.

Ainsi aux hommes pris sur le fait d'adultère, on leur enfonçait dans le cul un radis noir ou un poisson, on le leur épilait, et, on l'arrosait ensuite de cendres chaudes.

Ce châtiment au moins, dans sa première partie, pouvait être considéré comme une agréable sensation, sinon par tous, du moins par beaucoup.

N'insistons pas trop, et, réfléchissons maintenant sur le deuxième point de la profession du pédéraste patient, qui est de savoir « cevere ». Cevere, c'est remuer les fesses, les agiter en se tortillant, dans l'action pour que le baiser soit plus doux à soi-même et au pédicon, en un mot, faire les mêmes mouvements que les femmes pour la fututio. Savoir remuer les fesses tout est là. Aussi Pétrone compte-t-il parmi les qualités des patients la légèreté des cuisses et l'agilité des fesses.

« Accourez tous, cinèdes allongez les jambes, volez mignons à la cuisse souple, à la croupe mobile, aux mains lascives.

Et, un romain enculant un jeune garçon inexpérimenté lui crie : « Allons, remue les fesses. — Ainsi ferai-je, répond l'autre, si tu me le dis en un seul mot. — Et le premier de reprendre : « Eh ! bien Ceve. Je l'ai dit ce seul mot : maintenant remue-les.

Naturellement, on enculait aussi les femmes. Ainsi le raconte Apulée :

« Tandis que nous bavardons avec Fotis la courtisane, le désir s'empare de l'un et de l'autre et pénètre tout notre être ; nous rejetons vite tout voile, et, complètement nus nous nous enivrons du baiser. Mais comme je ressentais quelque lassitude Fotis de son propre mouvement, m'offrit le petit trou, qu'on demande aux garçons. » « Toute la nuit avoue Martial, j'ai possédé une jeune fille lascive que nulle ne peut surpasser en folies d'amour. Après m'être fatigué dans mille postures, je lui ai demandé de me servir de petit garçon ; avant même que j'aie eu le temps de l'en prier, et dès le premier mot, elle m'a satisfait. »

Et il reproche à sa femme de lui refuser l'enculage alors que « Junon consentait bien à servir de petit garçon à Jupiter. »

Du reste, de manière à peu près générale les femmes grecques suivant Ausone « se faisaient besogner par devant et par derrière. » Les grecs en effet, admirateurs des belles fesses, éprouvaient de grandes jouissances à entrer dans les femmes par la porte de derrière. Ils avaient même institué des concours publics sur la beauté des fesses. On raconte à ce propos la légende suivante. Un syracusain avait deux belles filles qui entre elles disputaient sur la valeur de leurs fesses. Un jour, elles se rendent

sur la route et montrent leurs fesses à un jeune homme : celui-ci préfère les fesses de l'aînée. Mais le lendemain les fesses de la cadette, qui étaient aussi fort belles séduisent le propre frère du jeune homme. Et tout le monde fut heureux, et, les deux filles reçurent le nom de Kallipyges ou Belles Fesses ; et par reconnaissance elles firent élever un temple à Vénus, qui devint ainsi la déesse aux belles fesses.

Les grecques donc, au moins celles munies de belles fesses aimaient à servir de garçons aux hommes : une belle fille priée par le roi Demetrius de lui céder ses fesses pour un prix respectable accepta en disant : « Fils d'Agamemnon, c'est bien ton tour de voir des fesses, toi qui fais voir les tiennes. »

Une petite courtisane qu'un chaudronnier se vantait d'avoir cinq fois enculée répondit à son petit ami qui lui en faisait reproche répondit qu'elle « n'avait pas voulu que ce grossier dégoûtant de crasse et de suie lui touchât les seins et, que pour ce motif, elle avait imaginé de prendre cette posture dans laquelle elle subissait le plus insignifiant contact avec une toute petite partie de ce misérable. »

Les femmes, déjà à cette époque, disposaient d'ingénieuses explications.

Pourtant ce n'était pas sans quelque inconvénient que les femmes consentaient à se laisser enculer : sur ce point écoutons Aloisia, qui s'y connaît en voluptés.

« De fort cuisantes souffrances sont infligées au partenaire qui joue le rôle de patient, et, la plupart du temps, il est pénétré par un trop gros membre, les plus graves maladies peuvent survenir, que toute l'industrie d'Esculape lui-même ne saurait guérir. Les

muscles sont déchirés au point que les excréments s'évacuent d'eux-mêmes, malgré le malade. Rien de plus ignoble. J'ai connu des femmes du meilleur rang couvertes d'ulcères pullulants et souffrant si atrocement que deux et même trois ans suffisaient à peine pour les rendre à la santé. Pour moi (c'est Tullia qui parle), les maudits embrassements d'Aloisius et de Fabricius ne m'ont pas laissée complètement indemne. Au début, tandis qu'ils enfonçaient leur pieu, j'ai ressenti une épouvantable douleur ; bientôt l'illusion d'un léger chatouillement soulagea ma peine. Mais dès que je fus rentrée chez moi, la plus violente douleur s'empara de nouveau de mon podex qu'ils avaient mis en lambeaux. Je brûlais d'un prurit ardent ; et tous les soins d'Ursina vinrent péniblement à bout de cette inflammation. Si j'eusse négligé ces blessures, je pouvais périr misérablement. »

Il est maintenant facile de comprendre pourquoi le poète Martial interroge avec malice le philosophe Pannicus :

« Toi qui connais les causes et les mobiles des sectes, dis-moi, Pannicus, se faire percer de part en part, quel dogme est-ce ?

Ce philosophe efféminé, qui avait coutume de parler comme s'il était le successeur et l'héritier de Pythagore, devait en effet connaître les causes des déchirures de fesses et les mobiles des mentules. Il souffrait aussi de la maladie des patients, celui dont nous avons vu Ausone railler les Clazomènes (ou les fesses) travaillées au marteau.

On aimait mieux passer pour un pédicon que pour un patient ; c'est ce qu'explique cette spirituelle épigramme de Martial.

« Charisianus dit, Lupus, que depuis plusieurs jours il ne peut plus pédiquer. Comme ses amis lui en demandaient la raison, il

répondit qu'il avait le ventre déchiré. »

L'enculage fut toujours à la mode chez les Grecs et les Romains : le peuple, les grands, les rois surtout brûlaient de cette ardeur spéciale qui les poussait au baiser mâle. Le roi de Macédoine. Philippe fut tué par Pausanias, un pédicon, qui dès les premiers ans de sa puberté avait été violenté et souillé par un Général nommé Allalus lequel l'avait en plus, à la fin d'un repas, livré comme une putain à tous les convives qui à tour de rôle, le possédèrent. Jules César, « qui se transformait en femme pour les hommes, » laissa en Bithynie la fleur de sa puberté aux agissements particuliers du roi Nicomède. L'empereur Auguste, enfant, se prostitua à plusieurs, même à son oncle, et, un grand chef, paya son pucelage, un pucelage simulé du reste, jusqu'à trois cent mille sesterces.

Tibère, assistant à un sacrifice fut séduit par la beauté du servant, et, il le souilla dans le temple même. Les empereurs épousaient même leurs pédicons préférés. Néron, au milieu de tout son troupeau de mignons, choisit un jour Pythagoras et l'épousa selon la mode d'un mariage régulier, même sur le lit nuptial dressé, les époux se possédèrent publiquement et Néron dans ces sortes d'accouplements se plaisait à pousser des cris et des plaintes comme le font les femmes. Il avait épousé également Sporus, un affranchi, dont, au préalable, les testicules avaient été coupés.

Trajan, le vertueux, lui-même, se faisait accompagner d'une troupe de jolis garçons dont il recevait nuit et jour les embrassements. Adrien pleura Antinoüs comme sa femme véritable, et, Héliogabale recevait des baisers dans toutes les cavités de son corps. Pour lui des émissaires recherchaient dans Rome les gar-

çons membrés et les lui amenaient, alors cet empereur complètement, une main agitant son membre, s'agenouillait, et haussait son derrière pour le présenter à l'attaque de ses mignons. Il fut tellement amoureux d'Hicroclès qu'il lui lèchait les parties, et, s'accouplant avec lui, lui criait : « Enfonce ! Enfonce ! » Chez le Grec, Socrate le philosophe, était tellement pédéraste qu'il ordonnait que les jeunes femmes parussent toutes nues dans leurs danses, afin d'exciter davantage les jeunes garçons, non pour elles mais pour eux-mêmes. Le poète Pindare s'endormit dans un gymnase la tête entre les genoux d'un jeune garçon qu'il aimait ; quand on vint pour l'éveiller on s'aperçut qu'il était mort.

De nos temps, pareils évènements se produisent encore. En un mot, et selon Plaute, « on se courbait, beaucoup vers les petits trous ». Les patients s'offraient soit dans la position agenouillée soit dans la position accroupie. Aussi à cause de cette seconde position disait-on souvent, de ceux qui se faisaient enculer qu'ils chiaient : le patient peut, en effet, paraître chier le membre qui, dans un mouvement de va-et-vient, pénètre en lui et se retire. « Regarde-moi, voleur, s'exclame-t-on dans une Priapée et estime le poids de ce membre que tu dois chier. » Virgile est un pédéraste classique. Quant à Ovide il usa des deux amours préférant néanmoins le féminin, car il disait que seul celui-là, « brisait les deux partenaires en faisant décharger de part et d'autre. »

Du reste, il n'était pas difficile de concilier les deux manières.

C'est ainsi que les jeunes filles se voyant négligées de leurs amoureux et les épouses de leurs maris en se bornant à fournir le service du baiser féminin, se laissèrent aller à jouer le rôle de mignons. Les passions en arrivèrent à un tel point de démence que les nouvelles mariées, après les épouses, durent se plier à cette

complaisance : alors on quittait un jeune garçon pour entreprendre une jeune fille, les deux sexes se trouvaient confondus en un seul et même corps. Dans les jeux poétiques des anciens, Priape menace tout voleur de légumes qui s'approchera de son pieu de lui prendre de force.

« Ce que, la première nuit de ses noces, la vierge accorde à l'ardeur de son époux, alors que la petite sotte redoute d'être blessée en l'autre fente. »

« Et comme ce fut de tout temps le privilège des poètes et des peintres d'avoir toutes les audaces, nous voyons Valère Martial expliquer que son épouse lui adresse des reproches, attestant qu'elle aussi a des fesses, et cherchant à le détourner de son amour insensé des garçons ? Elle dit que Junon sut plaire de ce côté à Jupiter ; mais le mari ne se laisse pas convaincre, prétendant que le mignon a son rôle, la femme le sien. Et il le lui signifie en ces termes :

« Tu m'adresses de bien durs reproches, ma femme, parce que tu m'as surpris sur un garçon ; et tu répètes que toi aussi tu as un culus. Que de fois Junon en a dit autant au voluptueux maître du tonnerre ! Et pourtant ce dernier n'en couchait pas moins avec l'aimable Ganymède ; et le Tirynthien (Hercule) déposait son arc pour courber l'échine à Hylas. Penses-tu donc que Mégara (femme d'Hercule) n'avait pas de fesses ? Apollon brûlait d'amour pour Daphné qui le fuyait ; cependant l'enfant d'Ebalie (Hyacinthe) lui fit oublier sa flamme. Quoique Briséis se couchât souvent en lui présentant les fesses le descendant d'Eaque (Achille) ne se laissait pas moins tenter par un jeune ami à la peau lisse. Garde-toi donc de donner aux détails de ta personne

des noms qui ne conviennent qu'aux mâles ; et imagine-toi bien, ma femme, que tu as deux cunnus. »

« Quand la conduite et la fidélité de ton mari te sont connues ; quand aucune autre femme ne foule ton lit et n'aspire à le faire ; pourquoi être assez sotte pour te tourmenter, comme s'il s'agissait de concubines, d'esclaves avec lequel le baiser est court et passager ? Je pourrais te prouver que ces mignons sont plus utiles à toi qu'à ton mari ; grâce à eux, il n'a pas d'autre femme que toi. Ils lui donnent ce que toi, l'épouse, tu ne veux pas lui donner. — Je le donne aussi, dis-tu, de peur que son amour n'aille vagabonder hors du lit nuptial. — Ce n'est point la même chose : j'aime la figue de Chios, non celle de Marisque. Et pour que tu n'ignores pas ce qu'est la figue de Chios, sache que celle de Marisque est la tienne. Une femme, une matrone doit connaître les fins auxquelles elle sert : laisse aux mignons leurs fonctions, garde la tienne. »

Du reste dans les lupanars et les bouges, sous l'écriteau et sous la lampe on rencontrait des garçons aussi bien que des filles, les premiers ornés de vêtements féminins, et, les secondes arrangées en petits garçons. Parmi les putains nues les jeunes gens se promenaient, et raccrochaient. On prenait le premier cul venu, lorsque « l'engin brûlait, esclave ou servante, plutôt que de se laisser crever sous l'érection. » Horace l'affirme : « la première venue à la clarté d'une lanterne reçoit, toute nue les coups de ma queue en fureur. Orphée pour avoir trop prôné l'accouplement avec les garçons fut déchiré par les femmes furieuses et jalouses. Les amours de garçons florissaient partout en Asie, en Crète, de là en Grèce, même en Afrique. Pour commencer on pénétrait les fesses du doigt. Les Celtes bien que pourvus de fort jolies femmes

préféraient les garçons au point de se coucher entre deux mignons. Aloisia en constatant que les Français punissaient ceux qui usaient du baiser par derrière explique pourquoi les peuples du midi leur dénient le goût de la volupté complète ;

« Nous excitons dit-elle, chez nos maris et nos amants le désir de chercher ailleurs un plaisir plus parfait qu'en nous. Les Italiennes et les Espagnoles ont les ouvertures plus larges que nous. Un homme bien membré ne croirait donc pas baiser, mais lancer un javelot dans une piste aussi vaste. Une coquille de Vénus qui laisse facilement pénétrer son hôte atténue la jouissance. La mentule se plaît à être pressée, à être sucée ; si elle se promène au large, elle n'a pas de plaisir. Or, dans la fente plus petite de derrière, elle se trouve plus agréablement. L'entrée en est difficile à la mentule qui veut pénétrer, et lorsqu'elle est entrée, non seulement elle remplit cette partie mais encore elle la déchire. Par suite la piste n'a que la dimension que lui donne le cavalier. La demeure s'accommode au visiteur, à mesure que les muscles se détendent, se relâchent. Au contraire, dès que le conduit d'amour a ouvert son immense fente, il n'y a point d'art, il n'y a point de posture ni de mouvement qui puisse diminuer l'ouverture de la profonde embouchure qui semble insulter dans l'accouplement, à la petitesse de la mentule. De là vient que chez nous il y a beaucoup d'amateurs de la jouissance masculine, tandis qu'il y en a peu chez les Français et les Germains. » — Depuis Aloisia, que les temps sont changés ! — « Car, vers le septentrion les femmes ont une ouverture moins large. Le froid resserre tous les tissus et durcit. Aussi les hommes trouvant, à besogner normalement les femmes, tous les éléments de la jouissance, pourquoi iraient-ils chercher ailleurs ce qu'ils obtiennent dans le sanctuaire. Certainement ceux qui ont chez nous le renom d'avoir

un beau magasin d'amour, un gros membre, ne sont ni pedicons ni cinèdes. »

Mais l'habitude ne tarda pas à se répandre même chez les Bataves. De grands généraux y sacrifiaient avec plaisir. Ainsi Gonzalve de Cordoue qui ne pouvait satisfaire qu'avec des petits garçons les « envies violentes qu'il avait au penis. »

Citons avant de clore ce chapitre quelques épigrammes à ce sujet.

« Si tu avais dans le dos autant de queues qu'en absorba ton anus, et, si tu pouvais les porter, tu serais plus fort qu'un bœuf. »

« Ô sentulus, tu es riche, tu possèdes tout, seul ton anus ne t'appartient pas, puisque ô efféminé, tu le donnes à tout le monde. »

Et cette apostrophe à un vieux pédéraste fort laid, nommé Quintus :

« Tu as un rictus semblable au cunnus d'une jument en été. Et ta bouche à la sentir, on croirait flairer un culus, et, un culus est encore plus propre. Si jamais on t'applique un baiser, on risque d'avoir son membre paralysé. Va-t-en donc, au loin, quintus, hideux et puant lupanar.

Qui pourra compter le nombre d'engins que ton podex avide absorba ? Tu supportes publiquement tout ce qu'on fait au sexe d'une femme, et, tu te prostitues dans la ville. Mais celui qui est capable de t'enculer supporterait assurément l'accouplement avec les membres raides des animaux. »

Et cette autre du même genre.

« Qu'il est laid celui que tu veux pédiquer ! En guise de beau nez, il a un tibia rubicond. Sur ses jambes et à l'anus, il porte une épaisse forêt de poils, où pourrait en sûreté se cacher un lièvre ; ses jambes sont sèches comme de la pierre ponce. Ton membre ne voit donc rien que tu prétendes t'accoupler avec ce circoncis. »

Enfin une épitaphe pour un pédéraste défunt : « Passant, si tu as quelque éphèbe à enculer fais-le sur ma tombe, et, plus que par l'encens tu apaiseras mes mânes par ce coït. »

Mais, en conclusion, celui qui encule ou qui suce ne peut plus désapprendre ces voluptés. Une fois qu'on a caressé un garçon, une fois qu'on s'est courbé sur des mâles on ne peut plus s'abstenir de cette opération. Aussi, les pédagogues la comptaient même parmi les premières formes de leur enseignement.

Sur ce point, renseignons-nous auprès de Pacificus Maximus :

« Seul, dit-il, fut cause de mes mœurs le maître lui-même auquel mon père et ma mère, me confièrent. C'était le roi des pédicons, nul de ses élèves n'échappait à ses mains, tellement il était habile, j'ai appris de lui bien des choses ; la plupart je les ai absorbées par le cul, un bon nombre par la bouche. »

Et ce billet de l'ancien élève : « ô mon maître, mon membre est bien plus considérable qu'autrefois ; à cette époque il avait sept pouces, maintenant il en a dix. »

La réponse du maître à Marcus : « Tu ne pouvais venir plus à propos, ni dans un endroit plus propice. Nous ferons ça sous les saules, au milieu des prés verdoyants, à l'abri sous l'épais feuillage d'un arbre. Viens ici, glisse-toi sur ma poitrine, ô toi que je désire jusqu'à la souffrance. »

Assistons à la réception d'un élève : « je t'amène ce garçon, maître, pour qu'il soit collé à ton flanc nuit et jour. Puissent les dieux faire que l'amour de cet enfant te possède si tu le pédiques il deviendra savant. — Sois tranquille, répond le maître, il absorbera bientôt toute ma doctrine. »

Et ayant ainsi parlé « le maître saisit le culus de l'enfant, et l'enfant saisit le membre du maître. »

Enfin, celle-ci, à propos d'un pédéraste dont le membre est resté petit :

« Ma mentule est si petite, je suis si peu favorisé en cette partie, que sans doute je n'en ai jamais eu, ou qu'elle m'est tombée. Je ne peux ni la toucher du doigt, ni l'apercevoir de l'œil, et le destin a été par trop avare de ce bien à mon égard. Je pourrais marcher à ta suite, Cybèle, sans me couper l'engin. Je n'ai pas besoin de tesson, j'étais depuis longtemps un Galle. Et pourtant, chose honteuse à dire, mais il faut dire la vérité, il n'y a pas sur terre un garçon pire que moi. Dès que je l'ai pu, je me suis exercé à desservir la Vénus infâme ; jusque-là la main des pédicons m'avait tiré d'affaire. Mille membres, et des beaux, me pénétrèrent les entrailles, et mon culus était foulé nuit et jour. Si me faire pédiquer eût pu profiter à ma mentule, roidie elle toucherait certainement ma tête ; molle, elle descendrait à mes pieds. Mais cela ne me profita en rien, ne me la fit pas grossir le moins du monde, et peut-être même l'usage excessif l'a-t-il fait dépérir. Tout jeune garçon a un seul désir, que sa mentule grossisse et remplisse bien sa main. Et l'on dit souvent que la tenir à la main lui profite ; c'est même la plus puissante cause du vilain vice. Mais chacun la gardera telle que la nature la lui aura donnée : Elle vous la fera longue ou courte, à son gré. Ne vous fiez pas à vos fesses ; ce sont

là des fictions. Nous faisons ces contes, nous les mâles, pour trouver à pédiquer. Que nul de vous n'aille s'amuser à se faire monter dessus comme des bêtes ; et qu'il vous suffise de livrer vos bouches pour les baisers. Voilà ce qui cause les cuissons du culus, les déchirements avec les doigts ; les malheureuses fesses y gagnent des excroissances et des tumeurs. J'en ai vu un à la suite de pareilles pratiques, envahi d'une telle pâleur qu'on aurait cru qu'il avait barbouillé sa face de safran. Ajoutez que de là vient vite l'odeur infecte de bouc sous les aisselles, qu'une barbe fâcheuse fournit des poils extraordinaires, et que souvent en cent endroits la peau se déchire, au point qu'il est besoin de cautériser les fesses pour les réparer. C'est de la même façon que j'ai vu, sous une pluie excessive ou sous un soleil trop chaud, éclater dans leur écorce les pommes de Carthage. »

Mais en voilà assez sur l'enculage. Occupons-nous maintenant du suçage.

3

Où l'on verra qu'en amour la bouche peut s'employer d'agréable manière.

Forberg nomme cet acte irrumation ; nous disons d'un langage accomodé aux exigences modernes : Suçage. « Irrumer, explique-t-il, selon les anciens c'est introduire son membre raide dans la bouche de quelqu'un. Le membre ainsi introduit attend ces frottements soit des lèvres, soit de la langue ; il veut être suçé. » Celui qui suce s'appelait autrefois fellateur.

Cette coutume venait dit-on, de Lesbos et de Phénicie.

On signifiait l'acte de sucer ou d'être sucé par le mot lesbianiser ou phénicianiser. Et la signification allait loin, à preuve que Galien, le médecin, écrivait :

« Boire de la sueur, de l'urine, ou des menstrues de femme, manger des excréments humains, c'est le fait de phénicianisants ou de lesbianisants. Les mœurs lesbiennes étaient déjà en ce temps-là, considérées comme fort dépravées. Ausone le poète parle sans respect de Crispa la suçeuse, qui « exerçait tous les baisers de son seul corps, masturbant, suçant, jouant de l'une et l'autre fente, voulant tâter de tout avant de mourir. »

Selon Martial on aimait bien aussi à se livrer à ces jeux en pleine lumière : « j'aime à folâtrer à la lueur de la lampe. » Auguste, on l'a déjà vu, en plein festin, aimait à prendre les femmes de ses convives.

De même Caligula, selon Suétone.

« Il faisait passer et repasser devant lui et examinait avec l'attention méticuleuse d'un marchand d'esclave, les femmes de la plus haute distinction, qu'il avait invitées à souper avec leurs maris ; et si quelques-une baissaient la tête par pudeur, il la leur relevait avec la main. Il emmenait ensuite dans une chambre voisine chacune de celles qui lui plaisaient le plus ; puis en rentrant dans la salle du festin avec les marques toutes récentes du plaisir, il louait ou critiquait tout haut ce qu'elles avaient de bien ou de mal, et il disait jusqu'au nombre de ses exploits. »

Et plus tard, à l'époque de la Renaissance italienne, mêmes coutumes parfois chez les papes : ainsi ce banquet donné par le

pape Alexandre VI et décrit par Jean Burchard :

« Le dernier dimanche du mois d'octobre, au soir, soupèrent avec le duc de Valentinois, dans sa chambre (la chambre d'Alexandre VI) au Palais apostolique, cinquante belles prostituées, appelées courtisanes, qui, après le souper, dansèrent avec les valets et d'autres personnes qui étaient là, vêtues de leurs habits d'abord, puis toutes nues. Le souper achevé, on disposa les candélabres ordinaires de la table, avec les chandelles allumées, et on sema par terre, devant les candélabres, des châtaignes que les prostituées ramassaient, en se promenant sur les pieds et sur les mains, toutes nues entre les candélabres. Le Pape, le Duc et Lucrèce, sa sœur, étaient présents et contemplaient le spectacle. Enfin on apporta les cadeaux : manteaux de soie, paires de chaussures, toques et autres objets, destinés à ceux qui connaîtraient charnellement le plus des susdites courtisanes ; elles furent charnellement caressées en public, dans l'enceinte même, les assistants jouant le rôle d'arbitres, et les prix distribués aux vainqueurs. »

Le suçage, quoique considéré comme un acte des plus obscènes, une jouissance sale, était, probablement pour cette raison, très recherché. On disait avec mépris : « Souiller, offenser la bouche. » Mais en attendant on y enfonçait son dard avec plaisir chaque fois que s'en présentait l'occasion. Martial lui-même conseillait : « Pourquoi fatiguer de tes vaines poursuites les cons et les culs ; adresse-toi plus haut : c'est dans une bouche qu'un vieux membre retrouve la vie. » Et Horace affirmait que la meilleure façon de mettre à bout l'engin le plus tendu c'était de le travailler avec la bouche. Martial raconte que certains maris, surprenant leur femme en adultère, se faisaient tout simplement su-

cer par le complice ; agréable punition. D'autres plaisantaient en leur bouchant le derrière par un raifort. C'était aussi considéré comme le moyen le plus sûr d'imposer silence aux femmes, la bouche obstruée par le membre en travail, doit se taire. Donc, hommes et femmes suçaient, la mode ne se perdit point dans la suite, lisons sur ce point les propos aimables, que dans un entretien d'Aloisia, Chrysogonus adresse à Sempronie pour obtenir la complaisance de sa bouche :

« Il y a trois jours, dit Octavie, Chrysogonus vint voir ma mère dans l'après-midi. Tout était calme et rassurant. Il la lutine et devient bientôt enragé : « Ce matin, dit-il, j'ai appris un nouveau genre de jouissance. Un des plus illustres parmi nos contemporains, qui ne se repent point de sa façon d'agir, m'a déclaré qu'il n'y avait rien de plus infect, à son avis, rien de plus dégoûtant chez sa femme que la partie d'en bas par laquelle elle est femme. (Il a pourtant épousé une fort belle femme). Dans cette sentine, dit-il, résident les purulentes stymphalides, tandis que les vrais baisers, les vrais amours sont là (Chrysogonus, en disant ces mots, embrassait Sempronie sur la bouche). Aussi évite-t-il l'antre qu'il déteste, qui exhale des odeurs méphitiques, et lui préfère-t-il la bouche pure et la figure séduisante. En elle seule il a confiance, pour elle seule il bande. Sa femme est aussi spirituelle que belle, et surtout pleine de complaisances. Elle tient pour nulle toute jouissance que son mari n'éprouve pas, elle jouit lorsqu'il jouit. Elle approuve toutes les luxures de son mari, elle s'y prête. Ainsi lui présente-t-elle une bouche complaisante. Que ferais-tu, toi, Sempronie, si je t'adressais la même prière ? Si tu me refusais, je serais en droit de dire que tu renies tes promesses et la foi donnée. Et puis tu n'ignore pas que le beau corps d'une femme aimée n'est autre chose, comme disait Socrate, qu'un tré-

sor vivant de voluptés, où les hommes enferment et réservent leurs jouissances, où ils peuvent déverser les flots brûlants de leur lubricité. Qu'importe, je t'en prie, que ce soit par ce pur canal (il la baisait sur la bouche), ou par cet infect (du doigt il désignait le bas-ventre) que tu remplisses ton devoir. » Il lui persuada, tout en ayant le droit d'ordonner, ce que d'ailleurs elle avait résolu de faire. « Oh ! dit-elle en souriant, au moment où elle allait aspirer la mentule dressée, quels airs tu m'ordonnes de jouer, et sur quelle flûte ! » Elle saisit alors sur les lèvres la pointe du dard, roula sa langue autour, et donna des jouissances nouvelles à la mentule qui pénétrait pour la première fois dans ce domicile. Elle sentit affluer, dans une poussée, les vagues de la saumure vénérienne. Pleine de dégoût, elle se retira. « Tu ne veux pas sans doute, disait ta mère, que je me souille de cette saleté, que je boive la semence d'un homme ? » À peine avait-elle dit que la pluie séminale inonde sa robe. Lui se fâche. « Comment as-tu été assez insensée pour oser laisser perdre une semence si précieuse ? — Pardonne-moi, répliqua-t-elle, une autre fois j'y mettrai plus de complaisance. » Elle tint sa promesse, et aspira la semence de l'homme. La chose est pleine de sel ! car le sperme de l'homme est salé. »

Mancia donnait aussi sa bouche complaisante à Marinus, ainsi que le conte Éléonore toujours dans « Aloisia ».

« Mancia, ma cousine, épousa Marinus de Naples. Ce dernier entretient en lui-même la flamme d'une luxure abominable. Cet insensé cherche en Mancia la femme jusqu'au dessus des seins, alors que là commence et finit ce qui distingue le corps féminin. Il va au devant de la bouche, comme si le cunnus de la jeune femme s'était réfugié là, ou si la bouche même devait participer

avec le cunnus aux jeux de l'amour. Je reprochais à Mancia de souffrir que cette injure fût faite à elle-même et à son sexe. — Que veux-tu, me répondit-elle, Marinus s'empare du territoire de ma bouche pour y satisfaire ses lubricités, et je ne peux pas me plaindre. Nous plaisons à nos maris en cela seul que nous sommes des femmes : en quelque endroit qu'on l'attaque, celle qui prouve qu'elle est femme plaira par dessus toutes. »

De la même manière Alphonse essaya de jouir d'Eléonore.

« Voilà, ma chère Octavie, ajouta Éléonore, la passion d'Alphonse. Il y a quelques jours, après avoir enfoncé son dard deux ou trois fois en combattant loyal, il me l'appliqua ensuite sur la bouche. — Alphonse, lui dis-je, cette catapulte n'est point faite pour battre en brèche cette porte ; tu deviens fou, et tu veux que je déraisonne avec toi. — Moi, répond Alphonse, je voudrais te voir délirer ? Mais non ; car si tu m'aimes, je le dois à ton ardeur amoureuse et nullement à mon propre mérite. Si je me mets à délirer, j'oublierai sans doute le respect que je te dois, et j'aimerais mieux mourir que de ne pas vivre pour toi seule. — Ces mots m'émurent ; il me plia à sa lubricité. Et comme il était prêt à l'assaut, de bon gré j'enfermai dans mes lèvres entr'ouvertes le nerf enflammé. Ce fut tout ; car d'elle-même la mentule bien dressée retourna à l'endroit d'où l'égarement l'avait éloignée. Et le mystère de Cotytto, bon ou mauvais, qu'elle avait imprudemment tenté dans la partie supérieure du corps, elle l'acheva au centre. »

Gonzalve de Cordoue fut, lui aussi, amateur de ce genre de volupté ;

« On raconte que Gonzalve de Cordoue, le grand général, se délectait sur ses vieux jours, de ce genre de jouissance. »

Longtemps avant, le génie libertin de Tibère avait imaginé un mode nouveau de suçage si l'on en croît Suétone :

« Il poussa la turpitude plus loin encore, et jusqu'à des excès qu'il est aussi difficile de rapporter que d'entendre. Il faisait dresser des enfants dès l'âge le plus tendre, qu'il appelait ses petits poissons, et qui se jouaient entre ses jambes lorsqu'il était dans le bain, le chatouillant doucement avec la langue et les dents ; et même il usait d'eux comme de nourrissons un peu forts, mais encore à la mamelle, en approchant de leurs lèvres son engin qu'ils pouvaient prendre pour le sein. C'est un genre de plaisir auquel le prédisposaient et son âge et son inclination. »

Il semble qu'on soit plus prédisposé à la jouissance du suçage en avançant en âge, la mentule cessant alors de répondre aux désirs. C'est ce qu'entend Martial, nous disant :

« Nul n'est trop vieux pour bander en bouche » ; et aussi « tu guignes la fente d'en haut ; c'est là qu'une vieille mentule retrouve la vie. » Et encore, « depuis longtemps, Lupercus, ton membre a cessé de se dresser ; insensé, tu mets tout en œuvre pour la faire bander. Tu t'es mis à corrompre, à force d'argent, des bouches pures. Même ainsi tu ne réussis pas à éveiller ta lubricité. N'est-il pas bien étonnant, bien incroyable, Lupercus, que ta mentule qui ne peut plus dresser te coûte si cher ? »

C'est un des motifs pour lesquels les suceurs sont moins à craindre des maris. Ainsi Martial se montra indulgent envers Lupus, qu'il surprit suçant Polla sa maîtresse. Nous sommes en effet amenés à croire que Lupus suçait plutôt qu'il ne chevauchait. De même le mari de Glycère, si du moins elle en avait un, ne devait

pas redouter que Lupercus labourât dans son champ à lui ; Martial nous le donne du reste à entendre :

« Lupercus aime la belle Glycère ; seul il la possède, seul il est son maître. Comme il se plaignait avec tristesse de ne pas l'avoir chevauchée de tout un mois, Elien lui demanda le motif de cette abstinence : c'est, répondit-il, que Glycère a mal aux dents et une fluxion dans la bouche. »

Est-il vrai que, comme le pense Lepidinus celui qui une fois a sucé ne peut plus le désapprendre ? Je le laisse à décider aux gens experts. Aloisia est bien de cet avis ;

« Ceux qui l'ont tenté une seule fois, l'aiment éperdument. »

— Après avoir sucé, on se nettoie la bouche, qui songerait à s'en étonner ? C'est ce que dit Martial ;

« Tu suces et tu bois de l'eau, Lesbia, voilà qui est bien. Laver ta bouche, Lesbia, c'est laver la partie de ton corps qui en a le plus besoin. »

Du reste demander qu'on vous prêta la bouche c'était plus insolent que demander le cul ou le con. Quand on disait d'une femme qu'elle ne refusait rien cela signifiait qu'elle consentait à sucer.

Pour cela les suceurs ou suceuses ne tenaient pas à être surpris :

Martial ainsi nous le déclare : « Toutes les fois que tu as franchi le seuil d'une de ces cellules portant une inscription, attiré soit par un jeune garçon, soit par une jeune fille, tu ne te

contentes pas d'être protégé par la porte, le rideau et la serrure, tu exiges que le mystère soit plus profond

encore autour de toi. Tu fais boucher la plus petite fente que tu soupçonnes, les moindres trous d'aiguille. Il n'est personne d'une pudeur aussi délicate ni aussi inquiète, Cantharus, soit qu'il pédique ou qu'il chevauche. »

Non pourtant que les anciens Romains eussent honte d'irrumer ; et cela ressort du sens outrageant que Catulle a donné à ce mot ; mais l'infamie s'adressait au suceur. Il y a en effet quelque audace à jouer un rôle actif, aucune à être le patient, surtout à imposer un si sale ministère à la bouche, l'organe le plus noble du corps humain. Ajoutez que les fellateurs ou suceurs faisaient tout leur possible pour détruire l'odeur fétide que la bouche contractait en suçant, redoutant de mettre en fuite les convives ou ceux qui les embrassaient. Les fellateurs étaient en effet tellement méprisés des convives que ceux-ci évitaient de leur présenter des coupes, et si par mégardes ils les leur avaient présentées, ils les brisaient. Ce n'était d'ailleurs que malgré soi qu'on les embrassait, s'ils allaient au devant du baiser. De là vint qu'on aima mieux être pris pour un cinède que pour un suceur : tel le Phébus de Martial, III, 73 :

« Tu dors avec de jeunes garçons bien membrés, Phébus, et ce qui redresse chez eux est flasque chez toi. Que veux-tu, Phébus, dis le moi, que veux-tu que je soupçonne ? Je voulais me persuader que tu es un patient, mais le bruit court que tu n'es pas cinède. »

« Ton petit chien, Manneia, te lèche le visage et les lèvres ; rien d'étonnant, le chien fait ses délices des excréments. »

Tel encore Callistrate :

« Comme si tu parlais à cœur ouvert, Callistrate, tu prends l'habitude de me dire qu'on t'a souvent perforé. Tu n'es pas, Callistrade, aussi franc que tu veux le paraître ; car quiconque conte de telles choses se tait sur bien d'autres. »

Pour cette même raison, Charidème ne voulant pas être pris pour un patient, étale ses jambes velues et sa poitrine hérissée de poils ; mais le poète lui conseille de faire son possible pour paraître plutôt être patient que suceur ;

« Parce que tu as les jambes velues et la poitrine hérissée de poils, tu crois, Charidémus, donner le change à l'opinion. Croismoi, arrache cette toison de tout ton corps et prouve par témoins que tu épiles tes fesses. — Le motif ? dis-tu. — Tu sais que beaucoup de gens sont bavards. Fais en sorte, Charidémus, qu'on te prenne pour un enculé. »

Naturellement on payait les suceurs et fort cher parfois ;

« Délateur, calomniateur, fripon, entremetteur, suceur et maître d'escrime ; je m'étonne, Vacerra, que tu n'aies pas le sou », s'écrie Martial.

Puisque nous parlons du suçage nous ne pouvons passer sous silence le corbeau que le même poète, prétend être suceur :

« Corbeau adulateur, pourquoi passes-tu pour suceur ? Il n'est pourtant jamais entré une queue dans ton bec. »

C'est que, dans l'opinion du vulgaire, le corbeau, disait-on, coïtait avec la bouche ; Pline, du moins le relate :

« Le vulgaire croit qu'ils coïtent et qu'ils enfantent par la bouche. Aristote le nie, disant que le baiser, tel qu'on les voit se le donner, est celui que se donnent les colombes. »

Erasme, dans ses Adages, au mot Lesbiari, prétend qu'à son époque l'irrumation n'existait plus :

L'expression dit-il subsiste bien encore aujourd'hui, mais je crois que l'acte qu'elle représente a disparu. » Ô naïveté d'un grand homme !

En effet je crains qu'il ne se trompe, et j'entends dire que cette forme du baiser ne répugne pas complètement, même aujourd'hui, à nos contemporains. C'est du moins l'observation de personnes qui vont dans les grandes villes, même dans les campagnes.

4

Où l'on verra que la jouissance n'est pas un rêve car la main peut y atteindre.

Masturber, c'est frotter la mentule avec la main jusqu'à ce que le sperme jaillisse. Ce mot est une corruption de l'expression manu stuprare (souiller de la main).

On peut se masturber soi-même ou avoir recours à la main d'autrui. Dans le premier cas, on fait généralement usage de la main gauche. De là l'expression « courtisane de gauche », employée par Martial.

« Parce que tu ne baises jamais, Ponticus, mais que tu as comme putain ta main gauche, qui sert complaisamment à tes lubricités, tu es d'avis que cela n'a aucune importance. C'est un crime, crois-moi, un crime abominable, tel que tu ne peux en concevoir l'énormité. Pour avoir baisé un coup, Horace a donné naissance à trois enfants ; d'un seul coup aussi Mars a rendu la pudique Ilia mère de deux enfants. C'en était fait de toute cette génération, si chacun de ces hommes, se masturbant, eût demandé à ses mains de sales jouissances. Crois-en la nature elle-même qui te dit : ce que tu gaspilles avec tes doigts, Ponticus, c'est un homme. »

Et dans le même sens une autre épigramme :

« Tu me jures toujours, Lygdas, que tu vas te rendre à mon appel : tu fixes l'heure, l'endroit. Et lorsque, en pleine érection, j'ai langui dans une longue et vaine attente, ma main gauche vient à mon secours et te remplace. »

De même ce passage du sixième livre de Ramusius :

« Que fais-tu ? ta main gauche est-elle saine et valide ? Sers-t-en donc, tu n'as pas besoin d'autre putain. Ne va pas acheter ce que pour rien ta main gauche peut te procurer. »

Cependant certaines personnes se servaient de la main droite ; témoin Ramusius de Rimini :

« Je suis oppressé, Donat, par l'érection au point que, si tu ne viens pas à mon secours, ma mentule va choir. Je ne peux m'administrer le remède avec ma main droite, elle est blessée. Je n'ai pas d'argent, je n'ai pas de bel Hylas, pas de cunnus à ma disposi-

tion, aucun moyen de baiser. Pour me conserver la vie, apaise Vénus, tu le peux pour un as. »

De même Pacificus Maximus dit dans une élégie :

« Que faire maintenant ? Je suis brisé par une longue érection, et j'emplirais trois ou quatre fois de grosses outres. Depuis déjà longtemps ma mentule n'a connu de cunnus, depuis longtemps elle n'a pas fouillé les entrailles d'un garçon. Elle bande le jour, elle bande la nuit, et jamais ne pend ; sa tête jour et nuit est roide. Nul garçon, nulle jeune fille n'entend mes prières, personne ne vient à mon secours ; ma main droite, une fois de plus, va remplir l'office accoutumé. »

Nous avons vu tout à l'heure avec quelle sévérité Martial gourmande le masturbateur Ponticus pour gaspiller un homme avec ses doigts : et pourtant ce même censeur n'hésitait pas à employer l'office de sa main lorsque l'érection le brisait :

« À défaut de Ganymède, dit-il ma main vient à mon secours. »

« À ton défaut, j'ai souvent recours à ma main gauche. »

Et l'homme sévère ne songe pas à se lamenter lorsqu'il donne des instruction au cinède Télesphore, en ces termes :

« Quand tu vois que j'ai envie de toi, Télesphore, quand tu sens que je bande, tu manifestes des exigences ; tu supposes que je ne saurais rien te refuser. Et si je ne te promets pas par serment de te contenter, tu me dérobes ces fesses qui te donnent tant d'empire sur moi. Que deviendrais-je, si l'esclave qui me rase me réclamait sa liberté et une fortune, en tenant le rasoir sur ma gorge ? Je promettrais, car ce ne serait plus alors au barbier,

mais à un voleur, que j'aurais à faire. La peur est un grand tyran. Mais lorsque le rasoir serait rentré dans son étui, je romprais bras et jambes au barbier. À toi pourtant je ne ferai rien, mais lorsque j'aurai lavé ma main gauche, ma mentule dira à ton insatiable avarice de lécher. »

Il voulait dire : « Ma main gauche viendra au secours de ma mentule en travail ; et dès que, la besogne terminée, ma main sera humide du flot de sperme. »

Notre censeur ne se laissait pas moins surprendre par sa femme avec un garçon. Et quand il avait envie de Thélésina il disait : « Thélésina se donne à des garçons, j'en veux alors. » Il n'enjoignait aussi pas moins à je ne sais qui de se servir du culus de Galésus comme de la partie qui lui revenait :

« La nature a destiné les mâles à deux fins : ils sont créés partie pour les filles, partie pour les hommes ; sers-toi de la partie qui te revient. »

Or la semence que le pédicon gaspille dans le culus est-elle moins de la substance d'homme que celle que le masturbateur gaspille avec ses doigts ?

Comme la mentule se roidit tout naturellement à la seule présence d'une jolie femme nue, le prurit demande souvent alors et impérieusement à être soulagé : car « l'homme en érection n'est pas du tout sage. » Voilà pourquoi, après avoir rejeté les lourds vêtements de sa bonne amie, « invité à commettre un adultère en cachette, haletant d'impatience, il tire son prépuce, » dit Juvénal ; Martial nous dit aussi :

« Les esclaves phrygiens se masturbaient derrière la porte, chaque fois que l'épouse montait à cheval sur son Hector. »

Ce n'était point par libertinage, mais par pudeur que se faisaient recouvrir le prépuce ceux qui, abandonnant la nationalité juive pour se mêler aux autres peuples, supportaient avec peine de passer pour circoncis et de s'entendre traités de mutilés : ils s'appliquaient alors à recouvrir leur gland dénudé ; en somme « ils se refaisaient des prépuces. »

Et Celse, dans son ouvrage « Sur la médecine » :

« Ceux qui ont le gland découvert et qui, par bienséance, veulent le recouvrir, peuvent le faire ; mais plus facilement l'enfant que l'adulte, plus encore celui chez qui cette conformation est naturelle que celui qui fut circoncis, conformément à l'usage de certaines nations. »

Après avoir exposé le traitement convenant à ceux chez qui la conformation est naturelle, Celse continue ainsi :

« Quant à celui qui fut circoncis, il faut détacher la peau de l'intérieur de la tige au-dessous de la couronne du gland. Cette opération n'est pas très douloureuse, parce que le sommet du prépuce étant détaché, on peut avec la main le ramener jusqu'au pubis sans effusion de sang. La peau ainsi détachée est alors étendue de nouveau jusqu'au-delà du gland ; puis on laisse tremper la verge dans une grande quantité d'eau froide, on l'entoure d'un emplâtre suffisant pour combattre l'inflammation. Dès que celle-ci a disparu, on lie la verge au pubis à la couronne, en ramenant la peau au-dessus du gland, duquel on la sépare par un nouvel emplâtre. Ainsi se fait-il que les parties d'en bas se cicatrisent, tandis que en haut la guérison s'opère sans produire d'adhérence.

Ce passage nous laisse comprendre que, à l'époque de Celse, la coutume n'existait pas encore de dénuder la tête du pénis, comme on le fit peu de temps après chez les Juifs. Suivant Buxtorf, « Dictionnaire Talmudique, » une fois le prépuce enlevé, ce qui restait de peau était saisi entre les ongles effilés du pouce de l'opérateur et tiré violemment en arrière. Si cette pratique avait été en usage, il eût été inutile de prescrire de détacher la peau du tronc avec le scalpel. On croit donc que les Juifs étaient appelés recutiti parce que la peau du pénis était ainsi ramenée en arrière, faute de quoi la circoncision eût été réputée incomplète. Mais Celse s'y oppose.

Du reste, on goûtait beaucoup à cette époque certaines danses lascives, en particulier celles des jeunes Gaditanes, originaires de Cadix parce qu'elles incitaient à la masturbation et que les membres ridés des vieillards eux-mêmes s'émouvaient, comme nous l'avons souvent lu ; dans Martial et Juvenal.

« Habile à prendre les poses lascives au son des castagnettes de la Bétique, à imiter la souplesse des danseuses de Cadix, Téléthusa mettrait en érection le tremblant Pélias, et réveillerait les sens du mari d'Hécube jusqu'auprès du bûcher d'Hector. »

« Tu espères sans doute que la danseuse Gaditane va commencer à te mettre en rut au rythme de sa voix et que, encouragées par les applaudissements, des jeunes filles vont incliner jusqu'à terre leurs fesses trémoussées, puissant aiguillon pour Vénus défaillante. »

Il convient d'ajouter ici quelques détails : agiter par soubresauts les fesses et les cuisses se dit en latin crissare. Les femmes exécutent ces mouvements soit dans le coït, pour augmenter le

frottement et par conséquent le plaisir, soit dans la danse, en vue d'exciter les désirs des spectateurs. Les jeunes Gaditanes jouissaient, à cet égard, d'une grande réputation ; Martial le dit, à plusieurs reprises :

« Et des jeunes filles venues de Cadix la dépravée, en proie à un rut sans fin, ne secoueront pas d'un souple trémoussement leurs reins lascifs. »

« Elle a des mouvements si lubriques, elle est si lascive et si voluptueuse qu'elle eût fait se masturber Hippolyte lui-même. »

Elles avaient ce talent, la Quintia et la Telethusa des « Priapées » :

« Célèbre au grand cirque, faisant les délices du peuple, Quintia est experte à mouvoir ses fesses vibrantes. »

« Quand donc Téléthusa la bateleuse qui, dépouillée de tout vêtement, remue les fesses plus à propos et les élève plus haut qu'un désossé, tortillera-t-elle pour toi ses reins roulants ? si bien qu'elle émouvrait non seulement toi, Priape, mais encore le beau-fils de Phèdre. »

En effet, elle paraît comme désossée, la jeune fille qui, les fesses et les hanches soulevées, apprend à rouler lascivement ses reins tortillants ? Apulée et Lucrèce emploient souvent cette expression :

« Et bientôt la jeunesse, à force de danser dans les comédies, devient sans énergie et totalement désossée. »

« Voici qu'un garçon se lève, célèbre pour sa souplesse ; et en des flexions tortueuses il développe une danse efféminée et

désossée. »

« Et de toute la force de sa poitrine désossée elle aspire le flot. »

Au reste ce n'est pas seulement devant une belle femme nue que le membre se met en érection ; il suffit aussi souvent des suggestions de la pensée, et surtout pendant la nuit (qui l'ignore ?) pour aller jusqu'à produire une agréable décharge de sperme. Priape lui-même s'est laissé surprendre à éjaculer ainsi :

« Parce que vous apercevez de l'humidité sur la partie de mon individu à laquelle je dois mon appellation de Priape, n'allez pas croire que ce soit de la rosée, non plus de la neige ; c'est que de lui-même mon membre a coutume de se soulager, lorsqu'en mon esprit vient le souvenir d'une jeune fille qui m'a servi de patiente. »

Diogène le Cynique a acquis une certaine renommée pour s'être masturbé. On rapporte qu'il disait, en se frottant avec ardeur les parties en public : Puissé-je de même façon me frictionner le ventre quand il crie la faim ! »

Lorsque le masturbé a recours à une main étrangère, il peut se faire que non seulement lui-même jouisse, mais aussi l'opérateur.

En vérité cela fait partie de l'art des courtisanes, de se servir des doigts pour provoquer un membre languissant. Or cette langueur peut avoir pour cause le grand âge de la femme, nous explique Martial :

« Tu ordonnes, Lesbie, que mon membre soit toujours roide pour toi ; mais, crois-moi, la mentule n'est pas aussi facile à

tendre que le doigt. Tu as beau la presser de tes doigts en prononçant de douces paroles ; ta face dure produit un effet contraire à celui que tu recherches. »

Et ailleurs : « Quand ta vieille main se met à manier mon membre languissant, tes doigts, Phyllis, assurent sa mort. »

Cette langueur peut être aussi causée par le grand âge de l'homme, toujours selon Martial :

« Mévius, tu ne bandes plus qu'en rêve, et ta verge n'éjacule plus que jusqu'à tes pieds ; tes doigts se lassent à secouer ta mentule en guenilles qui, sollicitée en vain, ne relève plus qu'une tête flétrie. »

De même en était-il de la mentule de Bassus ; habitué à se rompre les flancs sur de jeunes chevelus, il rapportait au lit conjugal un engin languissant, que les doigts de l'épouse travaillaient à éveiller ;

« Tu te romps les flancs, dit encore Martial, Bassus,

mais sur de jeunes chevelus que tu t'es procurés avec la dot de ta femme. Et voilà pourquoi tu rapportes à ta femme une mentule glacée, que ces luttes lascives et coûteuses ont épuisée ; alors ni les tendres paroles, ni les douces étreintes des doigts ne parviennent à roidir. »

Aristophane, est du même avis :

« Je le nourrirai, je lui donnerai tout ce qui convient à un vieillard, une courtisane qui lui frotta les reins et la verge. »

« Cette corde est usée, mais elle aime encore assez qu'on la frotte. »

Il est aussi des hommes, dans la fraîcheur de l'âge, encore fort aptes à contenter les jeunes filles, et auxquels il ne déplaît pas d'avoir de bonnes amies dont les mains ne restent pas inoccupées au lit. Ils aiment que leurs doigts sachent ce qu'ils ont à faire dans ces parties où en cachette l'amour enfonce ses flèches. Martial se plaignait que sa femme, grave à se faire détester, ne voulût pas s'acquitter de cet office :

« Tu ne daignes pas faire un mouvement ni m'aider d'un mot ou d'une main complaisante. On dirait que tu prépares l'encens et le vin du sacrifice. »

Pénélope rendait bien ce service à Ulysse :

« Et même quand Ulysse ronflait, la pudique Pénélope ne manquait jamais d'y avoir la main. »

Ainsi faisait également, avec Ovide, mais en vain, sa maîtresse, dans cette malheureuse nuit où la plus chétive partie de lui-même, suivant son expression, resta comme frappée de mort par une divinité hostile, et où la jeune fille, pour que ses servantes ne soupçonnassent pas qu'elle n'avait pas été touchée, dissimula cet affront en se plongeant dans l'eau ;

« La jeune fille ne dédaigna même pas d'exciter ma mentule d'attouchements délicats. »

Et Juvénal avait sous les yeux un exemple de cette puissance des doigts dans l'amour, lorsqu'il écrivait :

« Eh quoi, une parole douce ne parvient pas à faire relever l'engin ? N'a-t-elle donc pas des doigts ? »

L'auteur d'une Priapée, n'ignorait pas davantage l'efficacité du procédé :

« Elle n'est pas assez longue, ma mentule, elle n'est pas bien grosse, mais si tu la manies, tu verras qu'elle peut grossir. »

Janus Dousa était également au courant, lui dont Scioppius dit, avec une grande pénétration, à l'occasion de cette même Priapée :

« Dousa, commentant Pétrone, nous apprend, avec sa science familière, que cet objet grossit et s'allonge quand une masseuse y touche. »

Voilà qui nous fait comprendre pourquoi chez les anciens, on avait une si grande considération pour les masseurs et les masseuses chargés de malaxer, non sans art, les articulations, de pétrir doucement et d'allonger peu à peu les doigts, de caresser enfin tous les membres d'une main délicate que l'usage de gants préservait des atteintes du soleil ; Sénèque, le philosophe, s'exprime ainsi :

« Ferai-je mieux de confier mes articulations à assouplir à mes exolètes ? dois-je confier à une petite femme, ou à un homme dévirilisé, mes doigts à détirer ? Pourquoi n'estimerais-je pas plus heureux Mucius, qui mania le feu comme un masseur auquel il tendrait la main pour donner ses soins ? »

Martial, naturellement pense de même :

« Une masseuse parcourt tout le corps avec son habileté légère, elle promène sa main savante sur chacun des membres. »

Jean de Salisbury, dans son Policraticus dit, d'après quelque auteur ancien, Cléarque peut-être, de l'avis de Juste Lipse :

« Lorsque le luxe d'un riche débauché l'entraîne vers la dépravation, il confie, pendant qu'il est couché, ses pieds à un jeune garçon aux cheveux bien frisés, lequel, devant tout le monde, les lui masse ainsi que les jambes, pour n'en pas dire davantage. Ce dernier porte toujours les mains serrées comme en de véritables gaînes, afin de les garer des atteintes du soleil et de les assouplir à l'usage des riches. Puis la licence croissant peu à peu, l'opérateur parcourt le corps tout entier d'attouchements impudiques, provoque l'érection par ses grattements et allume les feux de l'amour chez les engourdis. »

Il est amusant de rapporter ici cette figure du baiser pour l'exécution de laquelle un homme a recours à la main officieuse d'une seconde femme experte dans le métier, pour lui presser doucement les testicules et lui caresser délicatement les fesses ; rien, assure-t-on, n'est plus voluptueux, rien n'est plus agréable. Ainsi firent l'amour Octavie et Robert, avec le concours de Manilia ; l'inépuisable génie d'Aloïsia nous a décrit cette scène avec une richesse, une variété de style, une abondance oratoire dignes d'admiration. C'est Octavie qui parle :

« Manilia me conduisit ensuite au combat, me déshabilla et nue me coucha dans le lit. Robert y saute : « Me voilà, sois à moi, dit-il en m'embrassant, mon souverain bien, mon tout. Monté sur ton char, Octavie, à travers ce chemin ténébreux (il me pinçait le pubis) j'irai à la gloire ». Il promenait ses mains sur mon ventre, mes jambes, mes seins, passant une inspection minutieuse. Enfin le nerf du garçon s'enfla : « Sois-moi complaisante, dit-il, ô mon amour. » Il me donna un baiser. « Je te serai complaisante, ré-

pondis-je, tout ce que tu désireras de moi, tu l'auras. — Ô que de frivolités, s'écrie Manilia en accourant, il faut agir, non parler. Je veux vous apporter mon concours, à l'un et à l'autre, et grâce à mon aide j'ajouterai à votre volupté de nouvelles jouissances. Tu bandes superbement, Robert, allons étends-toi sur le corps de neige d'Octavie, et développe tes ardeurs. » À peine Manilia a-t-elle parlé que Robert s'élance ; de son bélier il me frappe le ventre. Mais comme son membre s'égare et se dérobe, Manilia avance une main officieuse et le saisit. « Viens, fuyarde, dit-elle, viens dans le domaine de Vénus, qui sera ta prison ; c'est là que t'appelle la besogne que tu dois à ta maîtresse. » Alors, la main appliquée sur les reins du jeune homme, elle pousse ; en un instant je le dévore, je l'absorbe, pour roide qu'il soit. Manilia m'interdit tout mouvement. « Soulève ta jambe gauche, Octavie, me dit-elle, allonge l'autre. » Je lui obéis. « Et toi, Robert, secoue tes amours de mouvements doux et prolongés. Quant à toi, Octavie, embrasse-le, mais sans remuer. » Ainsi fîmes-nous. « Lorsque l'un et l'autre, ajouta-t-elle, vous sentirez sortir de la veine en prurit l'écume prurigineuse et salée, toi, Octavie, tu pousseras un soupir ; toi, Robert, tu mordilleras doucement Octavie. » Mon partenaire donne alors des secousses sur un rythme énergique, mais lent et doux. Je resserre mon étreinte, je l'embrasse, mais sans bouger. Je sens que j'éjacule, je pousse un soupir. « Allons, Robert, reprend la savante directrice du combat, allons, seconde Octavie, seconde-la. Travaille des reins avec ardeur et rapidité. » Il presse, il besogne. Bientôt il tâte mon cou des dents ; il me pince la peau, je pousse un gémissement. « Allons, allons, répète Manilia, aide Robert d'une secousse nerveuse, soulève les reins, secoue leste. C'est bien, mon enfant. Je ne crois pas que Laïs ait développé, pour l'enchantement de ses amants, plus de

souplesse. » L'aimable enfant commence à éjaculer, et je sens les flots brûlants de l'amour allumer en moi l'incendie. Je n'épargnai ni mes flancs ni mon souffle. Jamais je n'allai d'une course plus rapide vers la borne de la volupté. D'une main Manilia me caressait les fesses, de l'autre celles de Robert. En même temps elle serrait du bout des doigts mes lèvres qu'elle avait saisies, et par une douce pression elle trayait les testicules de mon partenaire couché sur moi. L'enfant tomba en défaillance, et la nourrice se retira en applaudissant : la pièce était jouée. »

Cléopâtre maniait d'une main douce les parties de Jules César et de Marc Antoine ; Livie gratifiait de la même complaisance Auguste ; souvent les bacchantes faisaient le même office aux faunes. Une jeune fille prêtait souvent à Tibère pédiquant Othon le concours d'une main officieuse.

Mais il arrive aussi que des hommes dissolus se plaisent à secouer de la main les parties viriles d'autrui ; Martial déclarait que rien n'est plus indigne :

« Tu écorches de tes lèvres rudes les baisers patients de Galésus blanc comme neige ; tu couches à côté de Ganyméde tout nu, et tout le monde estime que c'en est beaucoup trop. Mais au moins que cela te suffise, cesse de secouer de ta main chevaucheuse les engins. Cette main fait plus de mal aux jeunes garçons, tes cinèdes, que ta mentule ; tes doigts créent et gaspillent de la substance humaine. Dès lors ils sentent le gousset, un duvet précoce se manifeste, puis une barbe qui fait l'étonnement de leur mère ; on n'a plus de plaisir à les voir au grand jour du bain. La nature a destiné les mâles à deux fins : ils sont créés en partie pour les hommes ; contente-toi de la part qui te revient. »

Il veut dire que le membre a été donné aux mâles pour satisfaire les jeunes filles, le cul pour satisfaire les hommes. Qu'il use donc du cul plutôt que du membre de Galésus. Dans le même sens, il s'attaquait à Tucca, qui voulait vendre des jeunes garçons :

« Ô forfait ! sous la tunique qui s'ouvre des deux côtés s'étale l'engin ; et tu fais examiner la mentule que tes mains ont mise au point. »

Il est honteux, dit le poète, de mettre en vente ces enfants que l'infâme Tucca a élevés pour la volupté, et de faire remarquer aux acheteurs leurs membres à point et qui, maniés par la main du maître, grossissent au commandement. De la même façon Eumolpe frictionnait la verge d'Encolpius ; selon Pétrone :

« En disant ces mots (c'est Encolpius qui parle), je lève ma tunique, et je me fais voir tout entier à Eumolpe. Tout d'abord il frémit, puis, pour se convaincre davantage, il palpe des deux mains le gage de la faveur divine (le nerf roidi). »

Il nous reste, enfin, afin de ne forfaire à aucune de nos promesses, à parler de la volupté, d'espèce analogue, qui va chercher sa source dans les autres cavités du corps. Nous le ferons en peu de mots. Pour ce qui concerne les tétons, nous aurons le plaisir de recourir à Aloisia, dont le récit est toujours plein de charmes.

« Par les deux coquilles de Vénus, dit Octavie, je me sens rougir de honte. Je me souviens, non sans confusion, que ce golfe séparant mes tétons a servi de route à la volupté. Il y a dans notre maison une galerie qui a vue, tu le sais, sur de superbes parterres couverts de toutes sortes de fleurs. Je me promenais à cet endroit avec Caviceus. Il m'enlaçait, me baisottait, me mordillait les

lèvres. Tout à coup il plonge sa main gauche dans son sein et se prend à dire : « Je médite quelque polissonnerie. Ôte ta robe, mon petit cœur. » Que faire ? Je lui obéis. Il attache ses yeux sur ma poitrine nue. « Je vois, continue-t-il, je vois entre tes seins Vénus qui dort. Veux-tu que je l'éveille ? Ce disant, il me fait tomber sur le lit et introduit entre mes tétons sa mentule enflammée (il bandait à merveille). Comment aurais-je pu me soustraire à son ardeur ? Je n'avais qu'à supporter de gré ou de force toutes ses volontés. D'une douce pression des mains il palpe et fait se rejoindre mes deux seins, afin de procurer à son nerf une route moins large pour aboutir à cette nouvelle jouissance. Que dire de plus ? Bien que je restasse interdite devant ce simulacre insolite d'un baiser ridicule, il m'arrosa, m'inonda d'une chaude rosée ; il alla jusqu'au bout. »

Pour les autres cavités du corps, je veux dire les aisselles, les cuisses, les jarrets, les fesses (je dis bien les fesses, non pas l'anus), il nous suffira de citer Héliogabale :

« Comment supporter un prince, dit Lampridius, qui se faisait administrer le plaisir par toutes les cavités du corps, alors qu'on ne supporterait pas une bête qui en ferait autant ? »

L'empereur Commode en usait également ;

« Il n'hésitait pas à se livrer à l'infamie des jeunes gens qui lui donnaient l'assaut, souillant toutes les parties de son corps, voire même la bouche, sur l'un et l'autre sexe (c'est-à-dire en suçant, comme en léchant les cunnus) ».

N'est-ce pas aussi le lieu de parler de ces dissolus qui souillent jusqu'aux cadavres de femmes ou même jusqu'aux statues ? En réalité, il n'est pas de vrai coït sans deux participants. Hérodote

rapporte qu'en Égypte on surprit un homme souillant dans un accès de débauche le corps d'une femme récemment morte :

« L'un (des embaumeurs) a été surpris, dit-il, souillant le corps d'une femme récemment décédée, et son compagnon en a porté l'accusation contre lui. »

Àla suite de quoi une loi fut votée ; établissant que le corps des femmes belles et de haute origine ne serait livré aux fossoyeurs que trois ou quatre jours après leur mort.

Qui ne connaît l'accident survenu à la Vénus de Gnide, œuvre de Praxitèle ?

« Un individu, dit-on, s'éprit d'amour pour cette statue, se tint caché pendant la nuit dans le temple, s'accoupla avec elle et laissa la trace de son ardeur amoureuse. »

Elle est du même genre l'erreur de ce taureau qui, au dire de Valère Maxime, « s'enflamma, à Syracuse, d'une passion violente pour une génisse en airain, dont la parfaite ressemblance irritait son désir d'accouplement. »

Mais sans insister autrement sur ces cas de bestialité quittons les jouissances manuelles pour parler plus longuement sur celles inestimables que l'on obtient avec la langue.

5

Où il est question d'une linguistique amoureuse qui va de la « minette » à la « gousse ».

Nous en avons assez dit sur l'œuvre d'amour accomplie par le moyen du membre, il nous reste à voir comment on peut sacrifier à Vénus sans le secours du membre. On le peut grâce à la langue ou au clitoris. Nous parlerons tout d'abord des cunnilingues, et puis des tribades.

De même que l'office d'un fellateur ou d'une fellatrice (suceur ou suçeuse) consiste à sucer le sexe d'un homme, de même l'office du cunnilingue consiste à lécher le sexe d'une femme. Le cunnilingue exécute sa besogne en plongeant sa langue roidie dans le cunnus. Martial a exposé avec suffisamment de clarté et de précision cette opération :

« Manneius, mari par la langue, à la bouche souillée, plus repoussante que celle des putains de remparts ; dès que, de sa fenêtre, une maquerelle de Suburre l'aperçoit, elle ferme son bordel aux femmes nues. Ses baisers préférent le milieu du corps, dédaignant le sommet. Tout à l'heure encore il sondait jusqu'en leurs dernières profondeurs les entrailles d'une femme enceinte et annonçait, de la voix assurée de quelqu'un qui s'est rendu compte, si c'est un garçon ou une fille qu'elle portait dans son ventre. Réjouissez-vous, cunnus, car vous n'aurez plus affaire à lui ; Manneius ne peut plus roidir une langue qui baise. Car tandis qu'il restait plongé au fond d'une vulve brûlante, écoutant les vagissements de l'embryon d'enfant, une maladie honteuse a paralysé sa langue gloutonne : il ne lui est plus possible à présent d'être pur ni impur. »

Le cunnilinguisme n'est donc pas le suçage comme dans l'irrumation, mais le léchage ; les anciens spécifiaient nettement cette distinction, d'autre part le cunnilingue s'adresse surtout au sexe de la femme, au cunnus mais il ne dédaigne pas l'autre orifice, le

culus. Quelques-uns de leur poète honoraient le cunnus ou culus de printanières comparaisons ; ils le dissimulaient en effet, sous le nom de « rose » ; quand à la langue lécheuse ils la dénommaient « feuille de laurier ». De nos jours on dit : « feuille de rose ».

Mais revenons à Martial qui nous désigne encore un cunnilingue dans la personne de Béticus, prêtre châtré de Cybèle :

« Qu'as-tu à faire, Béticus, avec le trou de la femme ? Ta langue est bonne à sucer les hommes dans leur milieu. Pourquoi as-tu coupé ta mentule avec une bouteille en poterie de Samos si le cunnus te plaît tant, Béticus ? C'est ta tête qu'il faut couper, car bien que tu sois eunuque par l'aine, tu n'en es pas moins infidèle au culte de Cybèle : tu es homme par la bouche. »

De plus Martial « soupçonnait en effet, Béticus, te nourrir de déjections ? »

Car absorber des choses putrides pouvait aussi bien se dire du fellateur que du cunnilingue ; l'un et l'autre étaient appelés « coprophages ». Mais Béticus a affaire au gouffre féminin, il est homme par la bouche ; donc il lèche, il ne suce pas. Au contraire, la langue adultère de Tongilion, suce, ne lèche pas. La langue du cunnilingue joue en effet le rôle d'un homme adultère puisqu'elle pénètre le sexe de la femme, tandis que la langue du fellateur joue le rôle d'une femme adultère, puisqu'elle est souillée.

Tibère César, dans sa retraite de Caprée, paraît n'avoir pas fait fi des jouissances cunnilingues : cet homme flétri de toutes les turpitudes, de quelle autre, si ce n'est de celle du cunnilingue, le croirions-nous donc accusé dans la chanson atellane que rap-

porte Suétone et qu'applaudissait si fort le peuple entier : Un vieux bouc lécher le sexe des chèvres » ?

Sextus Clodius lui aussi, à qui Cicéron reproche si souvent l'impureté de sa bouche et la saleté de sa langue semble bien avoir léché des cunnus. De là cette saillie de Cicéron :

« Ma parole, Sextus, tu es devenu logicien, et sur ce sujet aussi tu te mets à lécher. »

Les Grecs non plus ne dédaignaient pas non plus la jouissance du cunnilingue. Ils parlaient souvent d'individus qu'on trouvait cachés contre des femmes « tête baisée » : c'était l'expression qui signifiait la position essentielle du cunnilingue du reste aussi bien chez les Grecs que chez les Romains, cette passion en vint à un point d'exagération tel que, chose incroyable, les cunnilingues ne se contentaient même plus de se livrer à leur dépravation sur des organes à l'état sec, mais qu'ils léchaient aussi des cunnus mouillés, fût-ce des menstrues ou de toute autre humeur ; Aristophane, dans Les Chevaliers, nous parle d'un de ces cunnilingues ;

« Il n'était pas seulement de la dernière perversité ; mais encore il imagina quelque chose de plus. Il souilla en effet sa langue de honteuses voluptés, allant dans les bouges lécher le suc dégoûtant, salissant sa barbe et fatiguant les lèvres des cunnus. »

Fatiguer les vulves, lécher le sperme, souiller sa barbe, voilà bien d'un homme qui ne dédaigne pas de lécher des cunnus mouillés ! voilà bien d'une barbe dans le genre de celle qu'avait le Ravola de Juvénal, quand il fut surpris : « fouillant de sa barbe humide les aines de Rhodope ».

Aristophane revient souvent sur le personnage plus haut cité et qu'il dénomme Ariphrade :

« Or Ariphrade, dit-il, supérieurement ingénieux, au dire de son père, n'avait eu aucun maître, mais par les seules ressources de son génie il avait appris à besogner de la langue, en pénétrant de temps en temps dans les lupanars. »

Nous retrouvons le même personnage dans la Paix, où, sans qu'aucune espèce d'équivoque soit possible, il hume le sperme féminin comme du bouillon :

« Il se précipite et hume en léchant le suc de ses flancs. »

Quant aux Romains voici en quels termes Sénèque signale les qualités linguistiques d'un certain consul :

« Et quoi ! lorsque tu haussas au consulat Mamercus Scaurus, ignorais-tu qu'il humait de sa bouche béante le flux menstruel de ses servantes ? Est-ce que lui-même en faisait mystère ? Prétendait-il à passer pour un homme pur ? »

Il nous cite encore un certain Natalis :

« En ces derniers temps Natalis faisait de sa langue un usage aussi sale que déshonnête, car il recevait dans sa bouche les déjections de ses femmes. »

Ces deux personnages furent d'ailleurs surnommés des buveurs de menstrues.

Pour exprimer cette opération on employait un langage plus ou moins imagé : on disait entre autres : « aller en Phénicie » ou dans la mer rouge ou dans la mer salée. La couleur pourpre, en

effet, venait de Phénicie ; expression correspondante à celles d'aujourd'hui : aller aux anglais, les repousser, aller aux affaires…

On disait aussi que les phénicianisants aimaient beaucoup la posture canine pour sucer, c'est-à-dire une posture de chiens, car dans la race animale, les chiens sont de réputés suceurs.

Dans les âges suivants, la passion du cunnilingue ne disparut jamais entièrement. Le poète Ausone dans ses Épigrammes cite fréquemment deux cunnilingues presque célèbres Castor et Eunus, « Castor, dit-il, voulait sucer des membres virils, mais il ne pouvait avoir de clients chez lui. Et pourtant ce suceur a trouvé le moyen de se procurer des engins ; il s'est mis à lécher le membre de sa femme. »

Et quand il fulmine : Contre Eunus le lécheur, il s'écrie :

« Eunus, pourquoi tourmenter ainsi Phyllis, la marchande de parfums ? On dit que tu la lèches en son milieu, mais que tu ne la baises pas. Prends garde à ne pas te laisser tromper par l'appellation des marchandises, prends garde à ne pas te laisser tromper par l'atmosphère des parfums de Séplasia. Tu pourrais croire que le cystos et le costos ont la même odeur, que le nard et la sardine ont saveur pareille, Eunus le malheureux lèche et flaire en divers endroits : son nez et sa bouche n'exhalent pas la même odeur. » Le cystos, en grec, c'est le sexe de la femme ; quand au costos c'était une plante dont la racine offrait une odeur exquise.

Prends garde de croire dit le poète en plaisantant, que les diverses faveurs que tu vas chercher auprès de Phyllis, ta parfumeuse de Capoue (Séplasia était en effet une place publique de Capoue où on vendait des parfums) ont la même odeur et la même saveur. Le costos, en effet, ne sent pas comme le cystos, et

le nard n'a pas la même saveur que la sardine, une espèce de petit poisson qu'on conserve ordinairement dans du sel. Et par cette saumure, Ausone fait une allusion analogue à celle de la « mer salée », qu'on trouve si fréquemment dans les épigrammes grecques, c'est ce que lui-même appellera aussi des conserves, c'est l'humeur du cunnus mouillé. Quant à Eunus, peu lui importe qu'il lèche ceci, qu'il flaire cela. Il lèche et il flaire en divers endroits. Il flaire des parfums fleurant bon, il lèche les parties de la femme qui sentent mauvais. Les lois ne sont pas les mêmes pour le nez et pour la bouche d'un homme.

Et encore contre le même Eunus : « Il ne faut pas confondre flueurs et fleurs ; arrière toutes les odeurs. Il ne me plaît ni de sentir bon, ni de sentir mauvais. »

Le poète joue sur les mêmes allusions. Les balsama (fleurs) sont les parfums que vend Phyllis, les salgama (flueurs), ceux qu'exhale son trou. En propres termes, les salgama sont des racines et des herbes conservées dans le sel pour les besoins de l'hiver ; et leur odeur ne convient pas à toutes les narines.

« Eunus, tu lèches l'aine puante de ta femme enceinte, tu te hâtes d'enseigner les langues à tes enfants, avant qu'ils ne soient nés. »

Et comme Eunus était grammairien Ausone joue là-dessus :

Tu sembles, lui dit-il, en roidissant ta glossa, ta langue, vers tes enfants qui ne sont pas encore nés, si bien remplir ton devoir de grammairien, que tu te hâtes de leur enseigner la glosse, c'est-à-dire l'interprétation des expressions obscures. Également Manneius dans Martial, léchait les femmes enceintes. Mais toujours en allusion à la profession d'Eunus, le grammairien lécheur, Au-

sone équivoque sur les lettres de l'alphabet grec ; en voici un exemple :

« Eunus de Syrie, le lécheur des vagins, docteur opique grâce aux leçons de Phyllis, voit le sexe de la femme sous quatre faces. En l'écartant sur trois coins, il dessine un Delta. Les rides égales de part et d'autres de la vallée des cuisses et la section du milieu sur lequel s'ouvre la fente du vagin, il déclare y trouver la configuration du Psi ; car on dirait un trident. Lorsqu'il y plonge sa langue, il y a le lambda, et l'odeur qu'il y ressent lui indique nettement un phi. Eh quoi ! ignorant, penses-tu qu'un rho est écrit là où il convient de placer un long iota ? Misérable docteur ! Tue le tau reste à ton obscénité, et que ton nom soit marqué du théta barré d'un trait. »

Le poète appelle aussi opicum le lécheur parce que, au dire de Festus, les Osques, autrement dit Opici, firent un usage des plus fréquents des sales débauches. Puis il fait un long jeu de mots ; ou plutôt il présente Eunus jouant sur la forme du sexe de la femme qui lui apparaît comme ayant quatre faces ou trois faces, pour correspondre à la forme du delta grec. Aristophane appelle de même le cunnus un delta, dans Lysistrata : « Le delta épilé. »

Puisqu'il nous arrive de parler de la forme du sexe de la femme, il ne sera pas hors de propos, en raison du plan de notre travail de faire connaître une bonne fois les appellations latines de cet organe ; nous irons en chercher le plus grand nombre dans le trésor d'Aloisia : champ, bague, sillon, caverne, clitoris, conque, cunnus, nacelle, cysthus, fosse, jardin, entrecuisses, barque, huis, truie, porte, fente, précipice, trou, rigole, gaine, virginal, vulve. Et pourquoi n'ajouterions-nous pas les appellations du membre viril ? Les voici : armes du ventre, catapulte, queue,

tige, bourses, colonne, bâton, lance à bourses, amulette, pique, aine, braquemart, mentule, mutinus mito, nerf signe de virilité, pieu, pécule, pénis, bouchon, phallus, javelot, arbre, obélisque, tronc, sceptre, membre séminal, alène, taureau, trait, baliote, poutre, thyrse, vase, burette, veine, vérèbre, racloir, raclette, verge, sac, comme l'irrumation ou suçage et même beaucoup plus, la passion de lécher les cunnus se rencontre plus particulièrement chez les vieillards, dont la mentule se refuse à roidir ; Aloisia, nous le masque ainsi :

« Gonzalve de Cordoue était aussi un lécheur, à cause de son âge avancé, on ne me persuadera pas le contraire ; une belle jeune fille de vingt ans servait à sa passion, et il lui léchait les parties médianes. »

Et Martial, proclame : « Pourquoi Blatara lèche-t-il le cunnus ? parce qu'il ne peut plus baiser. » Mais des jeunes gens se sont plu parfois, par un excès bizarre de dissolution, à lécher des cunnus qu'ils eussent bien pu baiser : Martial nous en donne le témoignage :

« Une influence malfaisante a subitement paralysé ta langue, Zoïle, et sans doute pendant que tu léchais. Maintenant, Zoïle, tu baiseras ».

Et toujours dans Martial :

« Sotades cesse de pouvoir bander, il lèche. »

« Tu as trente mignons et autant de jeunes filles ; tu n'as qu'une mentule, et encore ne veut-elle pas se roidir ; que vas-tu faire ? »

« Trop libertine naguère, cette mentule de Linus, que peu de jeunes filles ne connaissent pas, cesse de bander ; prenez garde à sa langue. » Linus, vieilli, léchera donc ; et aussi Sextillus, à qui Martial s'adresse ainsi : « Ris bien fort, Sextillus, de celui qui t'appelle un cinède et tends-lui le doigt du milieu. Mais non, Sextillus, tu n'es ni pédicon ni baiseur ; pas davantage ne te plaît la bouche chaude de Vetustilla. Je l'avoue, tu n'as aucun de ces vices, Sextillus, qu'es-tu donc ? Je l'ignore, mais tu sais qu'il te reste encore deux ressources. »

Les deux ressources qu'il reste à Sextillus sont sucer et lécher, puisqu'il n'est ni baiseur, ni cinède, ni pédicon, ni irrumateur.

Rappelons que chez les Grecs pour appeler les cinèdes ou pédérastes, on tendait le doigt du milieu en recourbant les autres, ce geste voulant signifier un membre en érection avec ses bourses. Pour cette raison ce doigt était qualifié impudique.

Outre les vieillards, les hermaphrodites, les eunuques aimaient beaucoup à lécher. Même un Père de l'Église, Grégoire de Nazianze le note dans l'Épitaphe du Grand Basile : « Ceux du gynécée, qui passent pour des hommes au milieu des femmes, mais pour des femmes au milieu des hommes, qui ne gardent de l'homme que l'impiété, ne pouvant se livrer à la débauche de façon naturelle, souillent leur langue ; c'est tout ce qu'ils peuvent faire. »

Les eunuques étaient du reste très recherchés. En effet, ceux dont les testicules seules sont ou arrachés ou meurtris, mais dont le pénis n'est pas coupé, ne sont pas privés complètement de la jouissance : ils peuvent baiser, et avec d'autant plus de sécurité

qu'ils ne reproduisent pas. Les matrones romaines appréciaient bien cet avantage ; Martial, sur ce point, n'est pas hésitant :

« Tu demandes Pannicus, pourquoi ta bonne amie Gellia n'a que des eunuques ? Gellia veut être baisée, mais elle ne veut pas avoir d'enfants. »

Juvénal, pas davantage :

« Il est des femmes qui aiment les eunuques inoffensifs et leurs embrassements mous : elles n'ont pas à redouter le contact d'une barbe ni à préparer d'avortement. » Même, Saint Jérôme note :

Un intendant frisé fait eunuque en vue d'une jouissance longue et sans douleur. »

Afin de s'assurer une jouissance plus grande, les femmes avisées avaient soin de ne faire couper les testicules que lorsque le pénis avait atteint une belle grosseur ; elles craignaient que, si elles faisaient l'opération trop tôt la mentule ne pendit inerte et de volume insignifiant. Elles recherchent les eunuques bien montés, qui puissent rivaliser avec Priape lui même, et au besoin déchirer le podex des patients.

Voilà ceux qu'elles désirent comme partenaires, sûres de ne pas être enceintes ; écoutons là-dessus Juvénal :

« Pour avoir la volupté plus grande, elles ne livrent aux médecins que des engins qui ont atteint leur mûr développement, et déjà ombragés de poils. Jusque-là elles attendent et laissent croître le membre. Dès que les testicules pèsent deux livres. Héliodore les ampute, au seul préjudice du barbier. Ainsi fait eunuque par sa maîtresse, il attire tous les regards en entrant aux

bains, et défie hardiment le gardien des vignes et des jardins. Qu'il couche donc avec sa maîtresse ; mais toi, Posthumus, n'aie garde de confier à l'eunuque ton Bromius déjà robuste et dont la barbe réclame déjà le rasoir. »

Mais pas de plaisir sans inconvénient : celui du cunnilinguisme se manifestait par l'odeur ; en effet la bouche des cunnilingues sentait mauvais ; aussi évitait-on aussi soigneusement le baiser des cunnilingues que celui des fellateurs ; Martial, le signale plusieurs fois : « Tu dis que les pédicons sentent de la bouche. S'il en est ainsi, Fabullus, quelle odeur penses-tu qu'exhalent les cunnilingues. »

« Tous les voisins t'embrassent, ton fermier velu t'étreint d'un baiser qui sent le bouc, même le fellateur, même celui qui vient de lécher le cunnus. »

Les cunnilingues et les fellateurs sont appelés boucs par Catulle à cause de l'odeur fétide de leur bouche. Les lécheurs qui avaient désappris à bander à cause de la faiblesse de leurs engins mous et pendants, et, que signalait seule cette puanteur de bouc, mettaient souvent en fuite les embrasseurs. Même ils pouvaient craindre d'éloigner d'eux les convives. Aristophane ne voulait pas boire à leur coupe. En un mot, il valait mieux passer à cette époque, pour un baiseur, pour un gros bandeur que laisser, comme un cunnilingue, pressentir la fatigue des reins et l'exiguité d'un nerf piteusement pendant. Martial les tourne fort souvent en dérision : « Tu lèches, dit-il à l'un d'eux tu ne baises pas ma maîtresse et tu jacasses, comme si tu étais un adultère, un baiseur. »

En outre les cunnilingues aussi bien que les suceurs avaient soin de combattre la saleté de leur bouche par l'odeur des parfums ; c'est dans Martial que nous trouvons la preuve :

« Parce que tu sens toujours la cannelle et le cinname, le parfum du nid de l'oiseau sans pareil et celui du vase de plomb où Nicerotus renferme ses arômes, tu ris de nous, Coracinus, qui n'avons pas de parfums ; j'aime mieux ne rien sentir que sentir bon. » Et Coracinus était bien un lécheur, la suite le prouve clairement :

« Je n'ai pas dit, Caracinus, que tu étais un cinède ; je n'ai pas cette audace ni cette témérité. Ce que j'ai dit est un rien, un souffle ; nous le savons tous, et toi-même ne le nieras pas. J'ai dit Coracinus, que tu étais un cunnilingue. »

Cette passion passait pour être très épuisante ; aussi lécheurs, suceurs et même sucés et léchés portaient sur leur visage une pâleur significative que Catulle n'a pas manqué de noter :

« Comment dire, Gellius, pourquoi tes lèvres rosées deviennent plus blanches que la neige, le matin lorsque tu sors de chez toi et que, dans les longs jours, la huitième heure t'arrache aux douceurs du repos ? J'en ignore la véritable cause ; mais est-ce à juste titre que le bruit court que

tu dévores le membre long et enflé d'un homme ? C'est ce que proclament bien haut les flancs rompus du malheureux Virron et tes lèvres couvertes d'une liqueur séreuse. »

Les flancs épuisés sont ceux de l'irrumateur ou sucé ; les lèvres marquées du sperme laiteux de Virron sont celles de Gellius le suceur :

Donc les patients aussi, comme les fellateurs, devaient être pâles ; Juvénal, nous signalant Hippo, l'un d'eux nous dit qu'il subit les assauts des jeunes gens et que sa pâleur décèle sa double infamie.

Cet Hippo était patient en ce sens qu'il subissait les jeunes gens ; fellateur puisque le poète le met en opposition avec les femmes, qui ne se lèchent pas entre elles les parties secrètes : « Tédia ne lèche pas Cluvia, ni Flora Catulla. »

La suite va nous prouver que sur ce point Juvénal, très bien renseigné par ailleurs, avait complètement tort. Attention, voilà les femmes suçeuses qui s'avancent, les célèbres tribades.

Les Tribades, ainsi appelées du mot (frico, je frotte), autrement dit les frotteuses, sont les femmes chez lesquelles la partie du sexe qu'on dénomme clitoris grossit tellement qu'elles peuvent s'en servir comme d'une mentule pour baiser ou même pour pédiquer. En vérité, chez toutes les femmes le clitoris, qui est un petit morceau de chair très impressionnable, animé de mouvements très vifs, et peu dissemblable d'un pénis, croît non seulement dans le coït, aux délices duquel il aide merveilleusement, dit-on, par un surcroît de chatouillement mais encore par le seul effet des désirs lascifs. Du reste, voici comment Tullia dans un entretien d'Aloisia Sigea, décrit le clitoris.

« C'est, dit-elle, un corps membraneux, situé presque à l'extrémité du pubis, et qui revêt l'apparence d'un pénis. Comme s'il était une verge, il durcit dans l'érection et il enflamme d'une démangeaison si violente les femmes d'un tempérament un peu ardent qu'elles y portent la main instinctivement ; alors si elles

s'excitent au baiser, il n'est pas rare que seules, et sans le concours d'un chevaucheur, elles aillent jusqu'à décharger. »

Chez les Tribades, soit par un jeu de la nature, soit à cause de l'usage fréquent, il prend une extension démesurée ainsi Venette, nous décrit d'après le témoignage de Plater une femme dont le clitoris avait la longueur du cou d'une oie, alors que chez les autres femmes cet organe, à son plus haut degré de croissance, n'atteint guère, en longueur plus de la moitié du petit doigt. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que des femmes munies d'un bagage si excessif se trouvent sollicitées de se débarrasser d'une incommodité pareille.

On ne peut pourtant pas le leur couper, car cette sorte d'amputation est périlleuse. Néanmoins Athénée nous conte dans le Banquet des Savants, qu'Adramyte, roi des Lydiens, fut le premier à faire châtrer les femmes pour s'en servir comme d'hommes eunuques. Faut-il voir là un signe de passion pour l'hermaphrodisme ?

Quoi qu'il en soit, ces femmes eunuques ont mis au supplice les commentateurs. Il en est qui songent à des fibules (boucles ou agrafes pour rapprocher les lèvres d'une plaie), remplissant le même rôle que ces ceintures de chasteté dont on dit qu'aujourd'hui encore les Espagnols et les Italiens jaloux forcent leurs femmes de se revêtir ; d'autres croient qu'il s'agit de points de suture, comme ceux par le moyen desquels les indigènes d'Angola et du Congo ont coutume de protéger les cunnus des jeunes filles ; mais je ne sais si cette explication n'implique pas plutôt le désespoir d'une solution. Ces femmes ne paraissent pas davantage avoir subi l'opération qui se pratique certainement sur les jeunes filles chez les Arabes, les Coptes, les Éthiopiens et en cer-

taines contrées de la Perse et de l'Afrique Noire, opération qui consiste à couper le prépuce du clitoris. Nous avons de ce fait de très nombreux témoignages et suffisamment explicites, rapportés dans l'Encyclopédie, de Hersch et Gruber, au mot Beschneidung. Comment en effet pourrait-il se faire qu'une opération exécutée pour rendre les femmes plus fécondes, fût celle précisément qu'Athénée appelle « eunuchiser » ? J'ai pensé un instant que ces femmes étaient des tribades rendues eunuques par l'ablation d'un clitoris démesuré ; mais je suis maintenant porté à croire que le roi appliqua à des femmes ce que nous savons que l'on faisait aux truies ; voici ce que dit Aristote :

« On enlève aussi la caprie chez les truies pour qu'elles ne sentent plus le besoin de coïter, et pour qu'elles engraissent rapidement. On les châtre en les suspendant par les pieds de derrière, après les avoir fait jeûner deux jours, et on coupe l'endroit où se développent chez les mâles les testicules ; c'est là en effet, dans la matrice, que se forme la caprie. »

Pline : « Et aussi on châtre les truies comme les chamelles : après deux jours d'abstinence, on les suspend par les pieds de derrière (la version prioribus « les pieds de devant », plus répandue, doit provenir d'un copiste inintelligent), et on coupe la matrice. De la sorte elles engraissent plus rapidement ». Même opinion chez Columelle :

« Aux truies également on écorche la vulve à l'aide du fer ; les cicatrices se referment et elles ne peuvent plus être fécondes. »

Aujourd'hui encore, le procédé est employé, ainsi que l'a fait remarquer Schneider à propos du passage de Columelle ci-dessus : on châtre les truies, les vaches, les juments, les brebis, en

enlevant les ovaires ou la trompe de Fallope. Pourquoi ne croirions-nous pas qu'Adramyte voulait qu'on opérât de même sur le sexe féminin pour rendre les femmes stériles en leur enlevant l'organe où se cachent les ovaires ? Toutefois les anciens Égyptiens qui, au dire de Strabon XVII, page 824, avaient coutume « de se circoncire et de couper aussi les parties de la femme », semblent beaucoup moins avoir imité les mœurs lydienne, c'est-à-dire avoir retranché le siège intime des ovaires, qu'avoir enlevé le prépuce du clitoris, comme cela se pratique encore en ces régions. « Couper les parties de la femme » étant ainsi rapproché de « circoncire », il est raisonnable de comprendre qu'il s'agit d'une opération semblable, plutôt que d'une autre fort différente.

Mais revenons aux Tribades ; la Tribade bande, fouille le cunnus et le culus, ressent les jouissances les plus douces et procure à la femme qu'elle chevauche un plaisir, sinon régulier, du moins certain. Enfin, quoi ? elles font tout ce que fait le baiseur et le pédicon, sauf l'effusion de semence. Mais encore le coït de la Tribade n'est pas absolument sec, puisque toutes les femmes ont coutume d'éjaculer dans l'agitation de la volupté.

Lisons sur ce point, un entretien d'Aloisia :

« Et voilà que, sous les baisers dépravés de Callias c'est Tullia qui parle, par l'effet de ses caresses, de ses attouchements, je me sentis plus d'une fois mouillée de mon propre sperme. Entre ses mains qui se jouaient sans gêne à cet endroit, coule de mon jardin une véritable rosée. Et lui de faire sur moi de multiples plaisanteries, d'ouvrir le champ à ses facéties. Que pouvais-je faire ? Il part d'un éclat de rire, je ris aussi. Je lui fais un reproche de sa vivacité il me fait un reproche de ma lubricité : nous nous moquons l'un de l'autre ; et pendant que nous jonglions avec des

mots plaisants, il saute sur moi, me serre bon gré mal gré, me couche sur le dos, me pénètre, et tout le liquide qu'il me reproche en plaisantant d'avoir laissé couler de mon jardin, il le replonge en moi violemment avec le sien, afin que je ne puisse pas me plaindre d'avoir rien perdu par sa faute. »

Et ailleurs « Callias me serrait étroitement (c'est encore Tullia qui parle), il enfonçait dans mon ventre son membre en feu avec tant de force qu'il semblait vouloir pénétrer tout entier en moi. Alors s'écoula dans mes entrailles une pluie délicieuse, et je sentis en même temps que je coulais aussi ; mais j'éprouvai une volupté si grande et tellement incroyable que, laissant désormais toute pudeur, c'était moi qui excitais Callias, qui le fatiguais de mes secousses pressées, qui le suppliais d'aller vite. Ainsi nous tombâmes en défaillance, les membres en quelque sorte brisés, et tous deux au même instant. »

Sosipater spécifie aussi dans une de ses épigrammes :

« Jusqu'à ce que la sève blanche ruisselât à tous deux, et que Doris dénouât ses membres fatigués. »

Il est vrai que Reiske pensait que « la sève blanche » c'étaient des gouttes de sueur.

Mais non, c'est bien la semence qui s'écoule de l'un et de l'autre sexe au dernier période de la jouissance. Aloisia précise ce point nettement : « Comme je disais ces mots (c'est encore Tullia qui parle), il se couche sur moi, de toutes ses forces brandit son dard, m'emplit le ventre d'une rosée fécondante et fait s'écouler en même temps du fond de moi-même la blanche sève. Incapables de supporter une volupté si intense, nous nous fondons l'un et l'autre dans notre étreinte. »

Au demeurant, les écrivains anciens nous apprennent que cet étrange raffinement fut très familier aux femmes de Lesbos. Est-ce à cause de l'influence du climat, ou bien des qualités spéciales du sol et des sources, ou encore pour d'autres motifs ? Il est difficile de le déterminer. Lucien dit au cinquième Dialogue des courtisanes :

« On dit qu'il y a dans Lesbos de ces femmes qui ne veulent rien souffrir des hommes, mais jouissent elles-mêmes des femmes, comme si elles étaient des hommes. »

Si les Lesbiennes en étaient venues à exercer couramment cette volupté, sans doute étaient-elles poussées par la nature elle-même à se soulager d'une intolérable érection.

Les femmes en effet qui ont un clitoris excessif ne peuvent être baisées ; aussi leur passion charnelle peut difficilement se satisfaire autrement que dans le tribadisme.

La plus célèbre de toutes les Tribades, la reine pour ainsi dire, fut, qui l'ignore ? Sapho, Lesbienne elle aussi. Cependant, depuis Maxime de Tyr, nombre d'écrivains ont tenté, dans le plus noble des desseins, de la laver d'une semblable infamie ; mais écoutez-la elle-même repousser ses importuns partisans dans ces vers d'Ovide :

« Ni les jeunes filles de Pyrrha, ni celles de Méthymne, ni la troupe entière des Lesbiennes ne peuvent me plaire. Anactorie est pour moi sans valeur, et la blanche Cydno aussi ; Atthis ne me fait plus plaisir à voir, comme auparavant ; ainsi de cent autres filles que j'ai aimées de façon criminelle. Ingrat, ce qu'ont eu tant de femmes, tu le possèdes seul. »

Et plus loin « Filles de Lesbos que j'ai aimées jusqu'à mon déshonneur. »

D'une façon générale, les filles que caressa Sapho, ce furent donc celles de Pyrrha et de Méthymne, villes de Lesbos ; nominativement ce furent Anactorie, Cydno, Atthis. À ces noms Suidas ajoute ceux de Télésippe et de Mégara :

« Ses favorites, ses aimées furent au nombre de trois, Atthis, Télésippe, Mégara, et pour elles elle éprouva de honteuses passions. »

Ces passages des auteurs anciens étant suffisamment clairs et ne laissant la possibilité d'aucun doute, contribuent à expliquer ceux qui, par ailleurs, ça et là, sont plus obscurs et peuvent laisser place à l'équivoque : par exemple, « la mâle Sapho se plaignant des jeunes filles de son pays », dont parle Horace, ou Ovide dans l'Art d'Aimer :

« Prenez aussi connaissance de Sapho ; est-il rien de plus voluptueux que ses poésies ? » Et ailleurs aussi : « Quelles leçons autres que des leçons d'amour peut donner la Lesbienne Sapho aux jeunes filles ? »

Il est une autre tribade de Lesbos, Mégilla, que le génie très libre de Lucien a rendue célèbre dans le dialogue cité plus haut, ce morceau plein de charmes, sans être cependant bien obscène, puisqu'il coupe court au moment où il allait falloir traiter le nœud de la question.

Le philosophe de Samos met en scène Lééna contant par quels artifices Mégilla l'a soumise à la dernière complaisance. Lééna demande :

« Tu as donc aussi une virilité, et tu fais à Démonossa ce que font les hommes ? » Mégilla besognait en effet en tribade Démonossa. Celle-ci répond : « Cela, ô Lééna, je ne l'ai point ; mais il ne s'en faut guère. Tu me verras m'unir d'une façon spéciale, qui est bien plus voluptueuse. Je suis venue au monde semblable à vous autres, mais j'ai les goûts, les désirs, et tout le reste d'un homme. Laisse-toi faire si tu ne me crois pas, et tu reconnaîtras que je n'ai rien à envier aux hommes. J'ai quelque chose au lieu de la virilité. Allons, laisse-toi faire, et tu verras. » Enfin les prières, des présents, sans doute aussi la nouveauté du fait, tout cela émeut Lééna qui avoue s'être laissé faire. « Je me suis laissé faire, dit-elle, elle me suppliait tant. En outre elle me donnait un collier splendide avec des tuniques de lin le plus fin. Alors moi je l'ai serrée dans mes bras comme un homme. Elle me faisait des baisers, elle agissait en haletant, et elle m'a paru inondée de plaisir. » Mais Clonarion interroge avidement : « Que faisait-elle, ô Lééna, et de quelle manière ? Dis-moi cela surtout. » Elle est déçue. « Ne me demande pas de détails, ce sont des choses honteuses. Par la déesse du ciel, je ne les dirai pas. »

Et le lecteur regrette que son désir de connaître à fond la chose extraordinaire ne soit pas satisfait.

Au nombre des tribades il faut aussi compter Philénis, la même sans doute qui fit un traité des postures, si l'on en croit la tradition rapportée par Lucien, dans Les Amours :

« Que nos gynécées se remplissent donc de nombreuses Philénis, qui se déshonorent par des amours androgynes. »

« Allons, homme de la génération nouvelle, législateur d'étranges voluptés, inventeur de routes nouvelles à la lubricité

mâle, accorde donc aux femmes une égale licence. Qu'à l'exemple des hommes elles s'unissent entre elles. Pourvue en dessous d'organes inventés par le libertinage, monstrueuse énigme de la stérilité, une femme baise une autre femme comme le ferait un homme ! Que ce mot qui frappe si rarement nos oreilles et que j'ai honte de prononcer, que l'obscénité de nos tribades triomphe sans pudeur. »

Àce propos remarquons d'abord qu'on entendait rarement parler des tribades, et qu'elles se cachaient ; puis que le clitoris démesuré de la tribade est appelé un simulacre des organes lascifs, dont elle est pourvue en dessous. Sénèque appelle, à peu près dans le même sens, une telle monstruosité « un homme postiche ». Enfin, l'expression « monstrueuse énigme de la stérilité », appliquée au clitoris, fait allusion à la siccité du coït tribadique.

Les poètes anciens, Plaute, Horace parlent fréquemment des femmes atteintes de « pressions masculines » ; même Sénèque, qui note « qu'un homme avait surpris et mis à mort une tribade. » Un autre écrivain reste moins réservé et expose avec netteté et précision l'art tribadique ; écoutons-le ;

« Comme je ne te voyais jamais en compagnie de mâles, Bassa, comme l'opinion publique ne t'attribuait aucun amant, mais qu'un troupeau d'êtres de ton sexe remplissait autour de toi tous les offices sans l'aide d'un seul homme, j'avoue que tu nous paraissais être une Lucrèce ; mais, horreur, Bassa, tu étais une baiseuse. Tu as l'audace d'accoupler entre eux deux cunnus, et une Vénus monstrueuse contrefait le mâle. Tu as imaginé une miracle digne du sphinx de Thèbes : commettre un adultère sans le concours d'un homme. »

N’est-ce pas plus clair que le jour, ce que fait Bassa, dont l’audace va jusqu’à accoupler entre eux deux cunnus ? Il n’en est pas moins vrai que des traducteurs, qui ne sont pas tout à fait à dédaigner, ont interprété ce passage si précis de façon fausse, en prétendant que Bassa frottait avec un pénis de cuir, ou olisbos, les parties des autres femmes. Ce genre de volupté était fort étranger à Bassa qui elle-même contrefaisait l’homme :

Rien ne dépassait en monstruosité le vice de Philénis. Non seulement en effet elle fouillait de son clitoris en érection les cunnus des tribades, comme dit Martial.

« Tribade des tribades elles-mêmes, Philénis, tu as raison d’appeler ta maîtresse la femme que tu baises. »

Mais encore elle baisait à la mode tribadique d’autres jeunes filles, onze par jour, et même elle enculait les garçons, toujours selon le même Martial.

« Elle pédique des garçons, la tribade Philénis, et son érection, plus acharnée que celle d’un mari, dévore onze jeunes filles par jour. »

Enfin elle tâtait aussi du dévergondage des cunnilingues afin de ne rien ignorer des jouissances de l’homme ; même épigramme, à la fin :

« Après tous ces exercices, lorsqu’elle est en rut, elle ne felle pas, jugeant cela indigne de son rôle d’homme ; mais elle dévore à plaisir les jeunes filles dans leur centre. Les dieux puissent-ils te donner, Philénis, les goûts qui sont vraiment tiens, puisque tu juges masculin de lécher les cunnus ! »

Philénis, lorsque le rut la travaillait trop, se faisait aussi lécher ; c'est ce que dit sans détours une épigramme :

« Diodore, après avoir quitté Pharos, se rendait à Rome pour y recevoir la couronne des jeux capitolins. Philénis fit alors, pour assurer le bon retour de son mari, le vœu qu'elle se ferait lécher pour une toute jeune fille, de celles que préfèrent les chastes Sabines. »

Pour le retour de son mari, elle fait le vœu de se faire lécher le cunnus par une jeune fille d'une innocence et d'une pudeur reconnues. Elle avait en effet pris l'habitude de se faire lécher par des langues impudiques ; elle voulait maintenant expérimenter les soins d'une femme pudique : ainsi, chez les hommes, la jouissance emprunte de l'acuité à la nouveauté et à l'étrangeté.

Du reste, quoi de plus parfait, de plus vigoureux, de plus propre à transporter le lecteur en pleine action, comme s'il la connaissait, que ces vers indignés dont Juvénal flagelle sévèrement les orgies tribadiques qu'on célébrait alors coutumièrement la nuit à Rome, dans une de ses satires : « À la nuit elles arrêtent là leurs litières, là elles pissent, arrosant de longs jets l'image de la déesse ; puis à tour de rôle elles se chevauchent en agitant les fesses, à la face de la lune. Puis elles rentrent chez elles ; et toi, au retour de la lumière, tu marcheras dans l'urine de ta femme, quand tu iras saluer les plus importants de tes amis. Nous connaissons les mystères de la bonne déesse, quand la trompette fait s'agiter les reins ; lorsque, étourdies par les sons du cor, enivrées par le vin, les Ménades font voler leurs cheveux épars et hurlent à l'envi le nom de Priape. Ô quelle ardeur les enflamme, quelle fureur d'accouplement ! Quels torrents de vin vieux ruissellent sur leurs jambes ! Tenant en main une couronne, Laufella

défie les plus viles courtisanes et remporte la victoire par la souplesse de sa cuisse. À son tour elle se soumet avec admiration au frottement de Médulla, qui remue si bien les fesses. Le mérite seul compte pour la palme, et met au niveau des maîtresses les femmes de basse origine. Là rien n'est feint ; toutes les attitudes y sont d'une telle vérité qu'elles auraient enflammé le vieux Priam et qu'elles auraient fait oublier à Nestor son infirmité. Alors l'érection ne supporte aucun retard, la femme redevient simple femme, et l'antre retentit aussitôt de ces cris unanimes : C'est chose permise, vite des hommes. L'amant dort-il ? Elle lui fait donner l'ordre de revêtir son manteau et d'accourir. Point d'amant ? elle se jette sur des esclaves. Pas moyen d'avoir des esclaves ? que vienne donc un valet de bains. À son défaut, à défaut de tout homme, pas d'hésitation, elle se fera couvrir les fesses par un âne. »

Que faut-il de plus ? Il y avait deux sortes d'orgies tribadiques : dans l'une les dames romaines se permettaient tous les excès, souillaient l'hôtel de la Pudicité ; dans l'autre elles célébraient les mystères de la bonne déesse. Vous voyez tout d'abord les tribades se faire porter la nuit en litière à l'autel de la Pudicité, et pour stimuler, par l'indignité même du forfait, Vénus rassasiée, elles pissent, elles souillent de leur urine l'image de la déesse, en lançant de longs jets tout autour d'elle, et qui sait ? peut-être même sur la face de la déesse. Et au matin les maris marcheront dans cette urine en allant saluer leurs patrons. Puis à tour de rôle elles chevauchent, elles se font chevaucher. Voici donc plus d'une Philénis : tribade des tribades. D'autres se hâtent ensuite d'aller célébrer les mystères de la bonne déesse, mystères bien connus dans le public depuis l'impudence de Clodius. Les sons des cors et des trompettes, l'ivresse du vin, tout les excite à

engager énergiquement le combat des cunnus : elles délirent, elles laissent flotter leurs cheveux épars, elles glapissent, elles pissent. Voici qu'un prix est proposé, sans doute comme dans le banquet d'Alexandre VI, à la baiseuse la plus résistante ; Lauféja provoque les servantes à se faire chevaucher ; victorieuse, elle remporte la couronne. Nulle ne se donne mieux que Medullina, très habile dans l'art de crissare et très experte à mouvoir des fesses onduleuses ; là, toute étiquette mise de côté, la palme du mérite obscène égale aux maîtresses les servantes de naissance infime. Rien n'est feint, tout s'y fait pour de bon, à la mode des tribades. Et pourtant la nature triomphe, la tribade disparaît, la femme redevient simplement une femme, et laisse de côté le tribadisme, tout à fait incapable de soulager son prurit. Et de tous côtés les cris retentissent : C'est chose permise, qu'on fasse entrer les hommes, qu'on aille bien vite chercher des jeunes gens de condition libre. Il n'y en a pas ? Des esclaves. Pas même d'esclaves sous la main ? Qu'on ramasse au carrefour les premiers venus. Il n'y a même pas moyen de jouir de ceux-là ? Pas d'hésitation chez ces impudiques, elles feront couvrir leurs fesses par un âne.

On trouvera sans peine chez les auteurs anciens des commentaires fort sérieux sur ces instants passionnels.

Juvenal, tout le premier estime et affirme que la nature veut que les femmes en rut aient envie de pisser :

« Que le lascif Bathyllus, dit-il, figure en dansant la pantomime de Léda, Tuccia n'est plus maîtresse de sa vessie, Appula soupire comme dans les bras d'un amant. »

En effet, Bathyllus jouait en mimant le rôle de Léda recevant les baisers de Jupiter avec des gestes lascifs.

« L'autre sexe éprouve de plus grandes jouissances, il s'enflamme mieux ; et bientôt les yeux et les oreilles étant en feu, voilà l'urine qui se met en mouvement. »

Ainsi Juvénal, en disant que la jouissance est plus grande chez l'autre sexe, entendait que, dans le baiser, la volupté de la femme est plus grande que celle de l'homme ; c'est une idée qu'on retrouve, dans une autre de ses satires : « Que notre jouissance est petite ! », s'écrie-t-il, comme à regret.

De l'avis de Tirésias, dans Lucien, Amours, la jouissance des femmes est de beaucoup plus vive que celle des hommes :

« À moins qu'il ne faille s'en rapporter au jugement de Tirésias qui a déclaré que le plaisir de la femme est double de celui de l'homme. »

Martial, est toujours à l'affût de pareilles sensations :

Il insiste en ces termes : « Que de fois ta veine inguinale roidie soulèvera ta robe, fusses-tu plus austère que les Curius et les Fabricius ! Toi aussi, jeune fille, fusses-tu de Padoue, tu te sentiras mouillée en lisant les lubricités et les plaisanteries de mon livre. »

L'expression « ces longs jets » a beaucoup inquiété les commentateurs. Elle signifie, en effet ou bien les traînées d'urine que les femmes envoient sur l'autel ; ou bien Juvénal veut dire, pour adopter l'opinion de Grange, « l'urine elle-même projetée en longue traînée sur l'image de la déesse ; les femmes impudiques obtenaient ce résultat en pressant avec la main leurs parties et en

retenant quelque temps l'urine ; le liquide ainsi comprimé s'échappait ensuite avec une plus grande violence. » En tout cas, dans toutes ces orgies quelques tribades s'affirmèrent avec une éloquence matérielle demeurée célèbre. Ainsi cette joueuse de cithare, qui devant les Maures et les Indiens, réputés pourtant à cause de la grosseur de leur membre, « produisait un membre viril plus énorme que le rouleau des deux Anticatons de César ; — ouvrage de César roulé sur papyrus — tellement évident que les vrais mâles s'enfuyaient, honteux de leurs testicules. » Ces spectacles suggestifs se produisirent longtemps ; même à Paris, en 1791, cela fut représenté au naturel sur la scène d'un théâtre où, d'après l'auteur de la Gynéologie, un homme nu besogna parfaitement une femme également nue, tous deux jouant des rôles de sauvages, et aux vifs applaudissements des spectateurs des deux sexes. Au demeurant, rien de nouveau sous le soleil. Il y avait en effet chez les Romains une vieille coutume : les jeux terminés, afin que les spectateurs eussent dès lors toute facilité de faire ce dont ils venaient de repaître leurs yeux avides, des prostituées étaient amenées sur la scène et publiquement mises à l'encan ; un héraut en faisait à haute voix la proclamation. Tertullien, Sur les spectacles.

« Bien plus ces courtisanes, victimes de l'impudicité publique, sont amenées sur le théâtre, plus misérables qu'elles s'exhibent aux femmes, à qui seules elles se cachaient jusqu'alors. On les expose à la vue des gens de tout âge, de toute dignité, et un crieur public fait connaître, pour ceux qui peuvent en avoir besoin, leur demeure, leur tarif, leur écriteau. » Isidore, dans ses Origines confirme le fait :

« Le théâtre, dit-il, ne diffère pas du lupanar : les jeux terminés, on y prostitue des femmes publiques. » C'est sans doute à un jeu du même genre que se complaisaient les ravisseurs de putains, dont parle Tite Live II :

« Cette même année, à Rome, durant la célébration des jeux, de jeunes Sabins, dans un accès de libertinage, enlevèrent des putains, occasionnant un attroupement suivi d'une rixe qui faillit dégénérer en combat. »

Maintenant si l'on veut remonter jusqu'à l'origine des tribades et en chercher l'explication on la trouvera d'abord dans une fable de Phèdre qui nous la rapporte de la manière suivante : « Un autre demanda quelle était l'origine des tribades et des cinèdes mâles. Le vieillard l'expliqua ainsi. Ce même Prométhée, qui façonna ces créatures d'argile qui se brisaient au moindre heurt de la fortune, avait modelé, un jour durant, les parties naturelles des deux sexes, que la pudeur nous a appris à cacher sous les vêtements, afin de pouvoir les adapter bientôt au corps de l'homme et de la femme. Tout à coup il reçoit de Bacchus une invitation à souper ; là il arrose ses veines d'un nectar copieux et rentre chez lui tard en titubant. Alors la raison à demi endormie, et dans le délire de l'ivresse, il applique le sexe de la femme au genre masculin et le membre viril aux femmes. Voilà pourquoi maintenant le libertinage se plaît à des jouissances dépravées. » Platon a imaginé une origine différente dans le Banquet au passage où il expose la célèbre fiction des hommes coupés en deux par Jupiter :

« Les femmes qui sortent d'un seul sexe, le sexe féminin, ne font pas grande attention aux hommes et sont plus portées pour les femmes ; c'est à cette espèce qu'appartiennent les tribades. »

« Regarde ces louves, qui vendent des jouissances au peuple ; elles sont aussi entre elles des frotteuses. »

Ailleurs, dans La Résurrection de la chair : Tertullien répète encore :

« Je n'appelle pas empoisonnée une coupe dans laquelle un moribond a vomi son dernier hoquet, mais plutôt celle qui est infectée de l'haleine d'une frotteuse ou d'un archigalle, ou d'un gladiateur ou d'un bourreau, et je me demande si l'on doit avoir moins en horreur une telle coupe que les baisers de ces sortes de gens. »

Àl'époque d'Aloisia, l'art du tribadisme n'avait pas dépéri :

« Ne va pas m'accuser, dit Tullia, dans un des célèbres entretiens, d'un libertinage excessif. Ces mœurs ont fleuri presque partout : en Italie, en Espagne, en France, les femmes ressentent des passions pour les femmes et, si la pudeur leur faisait défaut, elles se précipiteraient bien vite dans les bras les unes des autres, en rut. »

Au reste, elle cite des exemples de fureur et d'emportement tribadiques : « Enemonda était supérieurement belle ; elle était la sœur de Fernand Portius, et elle avait pour petite amie Francisca Bellina, d'une grande beauté elle aussi. Ces deux femmes ne savaient laquelle des deux aimait le plus, était le plus aimée. Elles couchaient souvent ensemble dans la maison de Fernand. Or ce dernier tendait à Francisca de discrètes embûches, comme les aime Vénus. La jeune fille se savait recherchée, et elle se réjouissait de sa beauté. Un jour, aiguillonné par le désir, le jeune homme s'était levé avec l'aurore, et il apaisait ses ardeurs en respirant l'air frais sur le balcon. Dans la chambre voisine, le lit de

sa sœur gémissait et faisait entendre des craquements tremblotants. La porte était ouverte : Vénus, favorable à l'amoureux avait prémédité cette négligence des jeunes filles. Il entre ; mais aveuglées par la jouissance, ivres de volupté, les amoureuses ne l'aperçoivent pas. Francisca chevauchait Enemonda, l'excitant à la course ; elles étaient nues toutes deux. « Les mentules les plus illustres et les plus lubriques circonviennent tous les jours ma vertu, disait Francisca ; je choisirai la plus belle de toutes, ma chérie, mais pour toi. Je veux ainsi satisfaire et tes goûts et les miens. » En disant ces mots, elle accélérait ses mouvements. Fernand se précipite sur le lit, tout nu. Les jeunes filles effrayées n'osent s'enfuir. Il enserre dans ses bras Francisca fatiguée de sa course ; il l'embrasse. « Tu as osé, débauchée, dit-il, souiller ma sœur si pure, si chaste. Tu seras châtiée. Je veux venger l'injure faite à ma maison. Tu vas subir mes ardeurs, comme elle a subi les tiennes. — Mon frère, mon frère, répond Enemonda, pardonne à deux femmes qui s'aiment ; ne nous livre pas au ridicule. — Nul ne le saura, dit-il ; qu'elle livre son cunnus, je vous assure toutes les deux de mon silence. »

Mais plus vigoureux encore et plus vivant est l'entretien d'Octavie et de Tullia la tribade, dans un autre entretien du même ouvrage ; n'omettons donc pas cette citation :

« Tullia. — Ne t'en va pas, je veux t'aimer. Ouvre tes cuisses.

Octavie. — Eh ! tu m'as toute ; ta bouche est sur ma bouche, tes seins sur mes seins, ton ventre sur mon ventre ; je t'embrasse comme tu me serres.

Tullia. — Lève plus haut les jambes, rejette tes cuisses pardessus les miennes. Je suis pour toi, qui es toute neuve, l'artisan

d'un nouveau baiser. Comme tu obéis bien ! ta complaisance répond à merveille à mon désir.

Octavie. — Ah ! ah ! ma chère Tullia, ma maîtresse, ma reine, comme tu me secoues ! comme tu t'agites ! Je voudrais que ces flambeaux fussent éteints. J'ai honte que cette lumière soit témoin de ma complaisance.

Tullia. — Va, applique-toi bien. Quand je m'élance, soulève-toi ; remue tes fesses en tortillant, comme je le fais moi-même, et soulève-les le plus haut que tu peux. Crains-tu que le souffle te manque ?

Octavie. — Tu m'éreintes de tes secousses rapides. Tu m'étouffes. Souffrirais-je d'une autre un si furieux assaut ?

Tullia. — Tiens-moi, embrasse-moi, Octavie, reçois tout. Ah ! ah ! je décharge, je brûle, ah ! ah !

Octavie. — Ton jardin brûle le mien. Retire-toi.

Tullia. — Eh bien, ma déesse, j'ai été ton mari, tu es mon épouse, ma femme.

Octavie. — Oh ! puisses-tu être mon mari ! Quelle femme aimante tu aurais ! Quel mari amoureux j'aurais ! Mais tu as arrosé mon jardin d'une rosée dont je me sens inondée. Quelle ordure as-tu versée en moi, Tullia ?

Tullia. — J'ai parfait le baiser, et de l'obscure sentine de mon navire l'amour, dans un aveugle emportement, a projeté dans ta barque virginale la liqueur de Vénus. »

Léon l'Africain, dans sa Description de l'Afrique, fait mention des tribades de Fez :

« Les personnes d'une raison saine appellent ces femmes (il s'agit de sorcières) sahacat, mot qui correspond au latin fricatrices, parce qu'elles ont la criminelle habitude de faire l'amour les unes avec les autres, ce qu'il m'est impossible d'exprimer en termes plus décents. S'il arrive que de jolies femmes aillent chez elles, ces sorcières s'éprennent d'amour pour elles, tout de même que feraient des jeunes gens, et, sous la forme du diable, elles leur demandent pour salaire les copulations charnelles. Ainsi souvent se fait-il que, tout en croyant avoir obéi à des ordres de diables, elles ont affaire avec des sorcières. Il n'en manque pas non plus qui, ayant pris goût au jeu, et alléchées par la jouissance éprouvée, recherchent l'accouplement des sorcières. Feignant d'être malades, elles font venir auprès d'elles une de ces devineresses ou même lui envoient leur malheureux mari. Dès que ces sorcières s'aperçoivent de leur désir, elles affirment que la femme est possédée de quelque démon et qu'elles ne peuvent l'en délivrer que si elle fait partie de leur association. »

Les tribades ont-elles survécu jusqu'à nos jours ? S'il n'en reste plus, du moins en a-t-il survécu à Paris peu de temps avant la Révolution, si nous en croyons l'auteur de la Gynéologie. Un véritable collège de tribades y existait, sous le nom de Vestales ; elles avaient des réunions à des endroits fixes, les sociétaires étaient en nombre et appartenaient aux plus hautes classes de la société. Elles avaient des statuts, qu'on faisait jurer aux néophytes de respecter. Il y avait trois degrés hiérarchiques : les aspirantes, les postulantes, les initiées. Avant que la postulante ne fût admise à prendre part aux réunions secrètes, il lui fallait subir durant trois jours une épreuve difficile : enfermée dans une chambre délicieusement tapissée des images les plus lascives et de Priapes à la mentule démesurée, elle devait entretenir un feu

dressé je ne sais comment, mais de façon que, si l'on y mettait trop ou trop peu de matières, il s'éteignait. Sur les autels du temple, superbement orné de statues de Sapho, des Lesbiennes qu'elle avait aimées, du chevalier Eon, qui si longtemps avait su dissimuler son sexe, et de magnifiques tentures, brûlait un feu perpétuel.

Le même écrivain nous apprend que les Anglaises ne détestent pas absolument le baiser tribadique. Il conte en effet qu'à Londres il existait, un peu avant la fin du siècle dernier, un petit nombre de confréries de tribades qu'on nommait des Alexandrines.

En voilà assez sur les tribades proprement dites. Mais le nom de tribade a pris de l'extension. On appelle en effet aussi de ce nom des femmes qui, à défaut d'une mentule véritable, trompent leur désir de jouissance avec le doigt ou bien un pénis de cuir, qu'elles introduisent dans la vulve, L'Allemagne, je l'ai entendu dire, a tout dernièrement retenti, au sujet de cet abus du doigt, de plaintes qui enfin, comme d'ordinaire, se sont apaisées. Quant au pénis de cuir, qu'on appelait olisbos, on conte qu'il fit autrefois les délices des femmes de Milet, qui l'ont en quelque sorte inventé ; Aristophane, dans Lysistrata, ne leur envoie pas dire. Il s'écrie :

« Depuis le jour où les Milésiens nous ont trahies, je n'ai même pas aperçu un olisbos en cuir de huit doigts de long, qui eût pu nous servir d'auxiliaire. »

Et Suidas, qui fait un dictionnaire, donne la définition très nette du mot olisbos, il écrit :

« Membre viril en cuir dont usent les femmes de Milet, comme tribades et impudiques. Les veuves s'en servent aussi. »

Vous vous demandez si actuellement encore les femmes qui souffrent de voir leurs charmes dédaignés ont recours à cet auxiliaire de cuir. Aloisia Sigea va vous répondre avec franchise, dans un de ses entretiens :

« Les femmes de Milet se fabriquaient des godemichés en cuir, longs de huit doigts et gros à proportion. Aristophane dit que de son temps les femmes s'en servaient. Aujourd'hui encore, chez les Italiennes et les Espagnoles surtout, comme aussi chez les femmes d'Asie, cet instrument est un des plus précieux meubles de la toilette féminine ; on en fait le plus grand cas. »

Il arrivait même que les matrones romaines fissent emploi d'un godmiché en quelque sorte animé et vivant ; ainsi elles trouvaient un délice à posséder une certaine espèce inoffensive de serpents dont la peau très froide leur servait de réfrigérant en été ; Martial, nous en donne d'abord une indication :

« Si Gracilla, dit-il, entoure son cou d'un serpent frais. »

Lucien, nous en parle aussi :

On voit en certains pays des serpents d'une dimension considérable, mais si privés et si doux qu'ils sont nourris par des femmes, dorment avec les enfants, se laissent fouler aux pieds et presser des mains sans colère, et tètent à la mamelle comme des nourrissons. »

Cet usage des serpents faisait même la joie des hommes, Tibère, entre autres.

Suétone nous dit qu'il avait un serpent de l'espèce des dragons qu'il élevait pour son plaisir et qu'il nourrissait de sa main ; il le trouva mangé par des fourmis, et un augure l'avertit alors de redouter les forces de la multitude. »

Cela étant, on ne trouvera pas trop hasardée la conjecture de Boettiger, dans Sabine, ouvrage écrit en allemand et rempli d'une science profonde. D'après lui, ces sortes de serpents ont très bien pu servir d'engins lubriques aux femmes amoureuses. Nous comprendrons mieux ce qui pouvait se passer d'après ce qui arriva à Atia, la mère d'Auguste, et que Suétone a ainsi conté, dans Auguste :

« Je lis dans les traités d'Asclépiade Mendès « Sur les choses divines » que la mère d'Auguste, Atia, s'étant rendue au milieu de la nuit dans le temple d'Apollon pour un sacrifice solennel, y resta endormie dans sa litière, tandis que les autres femmes s'en allaient ; qu'un serpent s'étant glissé auprès d'elle se retira quelques instants après ; qu'à son réveil, elle se purifia, comme si elle fut sortie de la couche de son mari. »

Qu'y aurait-il d'étonnant à ce qu'un serpent de cette espèce fût allé pousser ses investigations, même sans qu'Atia le voulût, en certain endroit que les habitudes des autres femmes lui avaient bien fait connaître, et lui eût laissé, lorsqu'elle s'éveilla, à peu près la même sensation que si elle eût subi un véritable coït ?

Et cela nous amène naturellement à dire quelques mots sur le coït, avec les bêtes et sur quelques autres fantaisies.

6

Où il est question de fantaisies, mensonges peut-être, mais mensonges divins.

En effet, avant d'en terminer, il ne sera pas hors de propos d'ajouter quelques mots sur l'intempérance de ceux qui ont pratiqué le coït avec les bêtes. Il est avéré qu'en Égypte les habitants de Mendès avaient coutume d'adorer, à l'égal d'un Dieu, un bouc, de lui offrir des sacrifices dans lesquels les femmes se prostituaient publiquement à lui, malgré lui. Écoutons d'abord Hérodote :

« De mon temps dit-il, le nome de Mendès fut témoin d'un prodige : un bouc s'accoupla publiquement avec une femme. »

Plutarque écrit aussi : « On rapporte qu'en Égypte le bouc de Mendès, enfermé avec un grand nombre de femmes, toutes fort belles, refuse d'avoir commerce avec elles, et leur préfère de beaucoup les chèvres. »

Et selon Venette, rien ne fut plus fréquent en Égypte, que de voir des jeunes filles coïter avec des boucs.

Strabon, dit également :

« À Mendès on honore Pan et le bouc ; là les boucs s'accouplent avec les femmes. »

Cette pratique ne fut pas non plus inconnue des Hébreux, à ce que nous apprend la loi de Moïse lui-même dans sa Lévitique :

« Celui qui aura coïté avec une jument ou une chèvre sera mis à mort, la bête aussi sera occise. La femme qui se sera accouplée

avec un cheval sera tuée ainsi que l'animal. »

Et pensez-vous qu'il serait jamais venu à l'esprit de Juvénal et nous dire, ainsi que nous l'avons déjà relaté :

« Elle n'hésite pas un instant à se faire couvrir les fesses par un âne », s'il n'était réellement arrivé que des femmes supportassent l'accouplement avec un âne ? De même Apulée aurait-il décrit avec autant de détails que de grâces le coït d'une matrone avec Lucius changé en âne par suite d'une erreur de Fotis dans ses Métamorphoses ?

Mais une crainte me tourmentait fort. Comment faire, pourvu comme je l'étais de jambes lourdes et longues, pour chevaucher une si frêle créature, pour presser de mes ignobles sabots des membres aussi blancs, aussi délicats et qui semblaient faits de miel et de lait ? Ces lèvres mignonnes et purpurines, ces lèvres qui distillent l'ambroisie, comment les baiser avec cette bouche hideusement fendue et ces dents en quartier de roc ? Comment la belle enfin, quelque démangeaison qu'elle eût de sentir mes griffes, pourrait-elle engouffrer un membre aussi énorme ? Malheur à moi ! me disais-je, je vais écarteler une femme noble. Je me vois déjà livré aux bêtes, et contribuant de ma personne aux jeux que va donner mon maître. Cependant les doux propos, les ardents baisers, les tendres soupirs, les agaçantes œillades n'en allaient pas moins leur train. Bref : « Je le tiens, s'écrie la dame, je le tiens, mon tourtereau, mon moineau chéri ! » Et m'embrassant étroitement, elle me fit bien voir que j'avais raisonné à faux et craint à tort. Resserrant son étreinte, elle m'introduisit tout entier en elle, oui tout. Et chaque fois que par ménagement, je tentais de retirer mes fesses, l'ennemi se portait en avant d'un effort effréné, et saisissant mon dard, se collait à moi par étreintes

convulsives, au point que j'en vins à me demander si j'en avais réellement assez pour satisfaire sa lubricité. »

Au dire de Venette, encore une jeune fille de Toscane se fit couvrir par un chien, au temps du pape romain Pie V ; et à Paris, en octobre 1601, d'après une note d'Elmenhorst sur le passage d'Apulée, plus haut cité, précise ainsi :

« On découvrit une femme qui avait fait son affaire avec un chien ; l'application de la loi fut requise, et par une sentence unanime du Parlement, la femme adultère et le chien son complice furent brûlés vifs. »

Et quoi ? Une femme eut bien l'audace de subir un crocodile, s'il faut en croire Plutarque dans l'intelligence des animaux : « Tout dernièrement notre excellent Philinus, de retour près de nous d'un long voyage en Égypte, raconta qu'il avait vu dans la ville d'Antée une vieille femme dormant avec un crocodile nonchalamment allongé près d'elle sur un grabat. » Les hommes mêmes ne firent pas fi du cunnus des bêtes. Plusieurs gravures anciennes, en effet, représentent un homme enfilant une chèvre.

Même de nos jours, les chroniques des tribunaux démontrent que, en dehors des chèvres, parfois aussi des brebis, des vaches, des juments ont servi à la satisfaction des passions de bergers ou d'autres gens de condition vile. Mais il s'agit là d'une fantaisie que les psychiatres dénomment : bestialité et qui ne présente pas un intérêt capital : on peut au moins lui reprocher de manquer de raffinement. Aussi bien Forberg juge-t-il bon de ne pas y insister longuement, et, de terminer son ouvrage sur un thème de fantaisies plus distinguées que l'on peut appeler : les chaînes ou bracelets de l'amour.

Forberg termine en effet son ouvrage par un aperçu qu'on ne saurait négliger sur les poses spintriennes, à propos desquelles il donne quelques explications.

Dans les différents genres de lubricités, dit-il, dont nous avons parlé jusqu'à présent, le plus souvent deux êtres ont affaire l'un avec l'autre. Mais il arrive aussi que l'action s'engage entre plus de deux partenaires, entre trois et même davantage. C'est une sorte d'exercice qu'il convient d'appeler à l'instar de Tibère, des Spintries ; Suétone nous en apporte le témoignage suivant :

« Tibère avait installé dans sa retraite de Caprée une sellaria réservée à ses débauches secrètes. Là une troupe choisie de jeunes filles et de mignons, et des inventeurs de monstrueux accouplements, qu'il appelait des spintries, formaient entre eux une triple chaîne et se prostituaient devant lui pour ranimer, par ce spectacle, ses désirs languissants. »

Cette sellaria, de par l'origine même du mot, était sans doute une chambre garnie de sièges. Ceux qui se prostituaient entre eux sur ces sièges étaient appelés des sellarii, à cause de l'endroit, et des spintries à cause de leur entrelacement ; car, au dire de Festus, le spinter est « une sorte de bracelet que les femmes portaient au haut du bras gauche. »

Le mot semble dériver, par corruption, de sphincter, en grec et du latin constringo qui signifie : j'étreins.

Tacite rapporte dans ses Annales : « Ce fut alors qu'on inventa les mots nouveaux de sellarii, de spintriœ, pour exprimer des réduits infâmes et des complaisances infinies. »

Les spintries sont donc ces êtres qui, réunis entre eux comme les anneaux d'un bracelet, font l'amour. Ils peuvent s'enchaîner trois ensemble par série de deux, de telle façon que celui du milieu baise ou pédique, ayant devant lui une jeune fille ou un cinède, et derrière un pédicon. C'est une chaîne de ce genre qui reliait les personnages dont parle Ausone, dans une épigramme :

« Ils sont trois dans un lit : deux subissent l'accouplement et deux commettent. — Ils sont donc quatre ? — Non, il ne faut compter que pour un chacun des deux partenaires des extrémités, mais il faut compter pour deux celui du milieu, agent et patient tout ensemble. »

Il y a des sprintries dans lesquelles celui du milieu baise ; il y en a d'autres dans lesquelles celui du milieu encule.

Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que le partenaire du milieu baise ou encule. Son rôle peut en effet avoir été fixé entre ses complices de façon que par derrière il subisse l'assaut d'un beau mâle, et que par devant il irrume ou bien il suce, ou il lèche. Toutes ces postures, il les a essayées, et même il les a variées d'une manière originale, cet Hostius, si remarquable par ses dispositions lubriques qu'il pourrait être donné en exemple à la postérité, Sénèque s'est déchaîné contre lui avec une violence peut-être excessive pour un philosophe modéré et équitable. Il semble cependant qu'une tacite volupté chatouille les sens de ce rigide gardien de la vertu, quand il en parle ainsi dans ses Questions Naturelles :

« Je veux, dit-il, ici vous conter une petite histoire, où vous verrez que la débauche ne dédaigne aucun artifice qui provoque au plaisir, et combien elle est ingénieuse à stimuler encore ses

propres fureurs. Hostius Quadra était d'une impudicité qui fut même traduite sur la scène. C'est ce riche avare, cet esclave de cent millions de sesterces, qui fut tué par ses esclaves, et dont Auguste jugea la mort indigne de vengeance, en s'abstenant toutefois de déclarer qu'elle lui parût légitime. Hostius ne bornait pas à un seul sexe ses jouissances impures ; il était aussi avide d'hommes que de femmes. Il avait fait faire des miroirs reproduisant les objets bien plus grands qu'ils ne sont, et où le doigt paraît plus long et plus gros que le bras. Il disposait ces miroirs de telle sorte que quand il se livrait à un homme, il voyait sans tourner la tête tous les mouvements de son étalon ; et la vue d'un membre aux énormes proportions que figurait le métal trompeur, le faisait jouir comme si c'eût été une rivalité. Il allait dans tous les bains recruter ses hommes, et il les choisissait à sa mesure : et cependant il lui fallait encore recourir à l'illusion pour assouvir son insatiable lubricité. Qu'on dise maintenant que c'est au goût de la parure qu'est due l'invention du miroir ! On ne peut rappeler sans horreur ce que ce monstre, digne d'être déchiré, de sa bouche impure osait dire et exécuter, alors qu'entouré de tous ses miroirs il se faisait spectateur de ses turpitudes ; oui, ce qui, même demeuré secret, pèse sur la conscience ; ce que tout accusé nie, il en souillait sa bouche, il le touchait de ses yeux. Et pourtant, ô dieux, le crime recule devant son propre aspect ; les hommes perdus d'honneur et voués à toutes les humiliations gardent comme un dernier scrupule la pudeur des yeux. Mais lui, comme si c'était peu d'endurer des choses inouïes, inconnues, il conviait ses yeux à les voir ; et non content d'envisager toute sa dégradation, il avait ses miroirs pour multiplier ces sales images et les grouper autour de lui ; et comme il ne pouvait tout voir aussi bien quand il se livrait aux étreintes de l'un, et que la tête bais-

sée, sa bouche s'appliquait aux aines d'un autre, il s'offrait à lui-même, à l'aide de ses miroirs, le tableau de son double rôle. Il contemplait l'œuvre infâme de cette bouche ; il se voyait pénétré par tout ce qu'il pouvait admettre d'hommes à son accouplement. Partagé quelquefois entre un homme et une femme, et passif de toute sa personne, que d'abominations ne voyait-il pas ? Que restait-il que cet être immonde eût pu réserver pour les ténèbres ? Loin que le jour lui fît peur, il s'étalait à lui-même ses monstrueux accouplements, il se les faisait admirer. Que dis-je ? Doutez-vous qu'il n'eût souhaité d'être peint dans ces attitudes ? Les prostituées même ont encore quelque retenue, et ces créatures, livrées à la lubricité publique, tendent à leur porte quelque voile qui cache leur triste complaisance, tant il est vrai que les lupanars même ont pour ainsi dire leur pudeur. Mais ce monstre avait érigé son ignominie en spectacle ; il se mirait dans ces actes que la plus profonde nuit ne voile pas assez. « Oui, se dit-il, je subis en même temps et un homme et une femme ; et de ces lèvres qui me restent libres, j'exerce un attouchement plus impudique encore. Tous mes membres sont occupés à la débauche ; que mes yeux aussi aient part à l'orgie, qu'ils en soient les témoins, les appréciateurs ; et ce que la position de mon corps m'empêche de voir, que l'art me le montre. Qu'on ne croie pas que j'ignore ce que je fais. Vainement la nature n'a donné à l'homme que de chétifs moyens de jouir, elle qui a si richement pourvu d'autres races. Je trouverai le secret d'étonner même ma frénésie, et de la satisfaire. Que me sert ma dépravation, si elle ne va pas outre nature ? Je placerai autour de moi de ces miroirs qui grossissent à un point incroyable la représentation des objets. Si je le pouvais, j'en ferais des réalités ; ne le pouvant pas, repaissons-nous du simulacre. Que mes appétits obscènes s'imaginent tenir plus qu'ils

n'ont saisi et s'émerveillent de leur capacité. » Lâcheté indigne ! C'est à l'improviste peut-être, et sans la voir venir, que cet homme a reçu la mort. C'était devant ses miroirs qu'il fallait l'immoler. »

Et cela nous prouve que le système des miroirs et la manie des voyeurs ne datent pas d'aujourd'hui. Ces anciens, si experts sur tout ce qui concerne l'amour savaient en user avec un raffinement que nous ne connaissons probablement plus.

Du reste, l'exemple leur venait de haut : et leurs empereurs étaient en effet les premiers a le leur donner. Tibère, on l'a déjà vu, avait pour les poses spentriennes un faible caractérisé. Aussi les documents nous le représentent souvent en pareille posture et particulièrement dans une très singulière, mais qui ne manque pas d'agrément : à demi-couché, en effet, l'empereur lèche le cunnus d'une jeune

fille accroupie au-dessus de lui, tandis qu'il laisse une autre lui sucer le pénis.

Mais on peut aussi composer une spintrie de plus de trois personnages en une chaîne plus longue. Si un homme baise une jeune fille, tandis que lui-même et la jeune fille sont pédiqués, vous avez quatre partenaires formant une triple chaîne : c'est ce que faisait Tibère, d'après le passage de Suétone cité plus haut. Supposez à chacune des extrémités encore un pédicon, et vous aurez un groupement grâce auquel peuvent se copuler cinq personnes formant un quadruple enlacement ; Martial nous l'expose de la manière suivante : « Il s'agit ici de formes du baiser d'un nouveau genre, telles que seul peut en oser le baiseur le plus roué ; il s'agit de ce que font, bouche close, les mignons ; on y voit

comment ils s'accouplent par cinq, comment ils s'entrelacent en nombre en une seule chaîne. »

Néron également se plaisait dans ces agréables complications amoureuses, et, un bas-relief antique nous transmis une attitude significative dans un groupement de cinq copulateurs ingénieusement diversifié. Néron penché baise une jeune fille couchée sur le dos, il en lèche une autre qui se tient debout, et lui-même est enculé ; en même temps celle qui est debout subit l'assaut d'un enculeur. Une chaîne de ce genre peut se développer à l'infini, cela va de soi…

Forberg termine son ouvrage brusquement sur ces mots, comme s'il voulait laisser à l'imagination intéressée de son lecteur le soin de créer lui-même ces chaînes, où l'on est si heureux d'être enfermé. Mais afin d'aider cette imagination et en professeur soucieux de son devoir jusqu'au bout, il a dressé un tableau des différentes postures amoureuses que nous reproduisons ci-après.

00-3

1. — La femme est couchée sur le dos, les jambes allongées ; l'homme penché sur elle l'enferme entre ses jambes.

2. — La femme couchée sur le dos, les jambes écartées, enferme entre ses jambes l'homme penché sur elle.

3. — La femme couchée sur le dos enferme entre ses jambes une seule des cuisses du cavalier.

4. — La femme couchée sur le dos a les pieds croisés sur les reins du cavalier.

5. — La femme couchée sur le dos a une jambe allongée, l'autre sur les reins de l'homme.

6. — La femme est couchée sur le dos, le cavalier monte à rebours.

7. — La femme est couchée sur le dos, le cavalier monte en travers.

8. — L'homme est étendu à côté de la femme à demi-couchée sur le flanc, les jambes allongées.

9. — L'homme est étendu à côté de la femme à demi-couchée sur le flanc, une jambe allongée, l'autre soulevée sur les reins du cavalier,

10. — La femme est à demi couchée, le cavalier monte à rebours.

11. — L'homme agenouillé, la femme couchée sur le dos, les jambes écartées.

12. — La femme couchée sur le dos relève ses jambes sur les reins de l'homme agenouillé.

13. — La femme couchée sur le dos a une jambe allongée, l'autre relevée sur les reins de l'homme agenouillé.

14. — La femme couchée sur le dos relève ses jambes sur les épaules de l'homme agenouillé.

15. — La femme couchée sur le dos a une jambe allongée, l'autre relevée sur les épaules de l'homme agenouillé.

16. — La femme couchée sur le dos a relevé une jambe sur les reins de l'homme agenouillé, l'autre sur son épaule.

17. — L'homme à genoux pénètre la femme assise et qui écarte les jambes.

18. — L'homme à genoux pénètre une femme assise qui a allongé une jambe et soulevé l'autre sur les reins de son cavalier.

19. — L'homme à genoux pénètre une femme assise qui a relevé ses deux jambes sur les reins du cavalier.

20. — L'homme à genoux pénètre une femme assise qui a allongé une jambe et soulève l'autre sur l'épaule du cavalier.

21. — L'homme à genoux pénètre une femme assise qui a relevé ses deux jambes sur l'épaule du cavalier.

22. — L'homme à genoux pénètre une femme assise qui a relevé une jambe sur l'épaule du cavalier, l'autre sur ses reins.

23. — L'homme à genoux, la femme lui tourne le dos.

24. — L'homme couché sur le dos, la femme lui fait face.

25. — L'homme couché sur le dos, la femme lui tourne le derrière.

26. — L'homme couché sur le dos, la femme en travers.

27. — L'homme couché sur le dos, la femme soulevée.

28. — L'homme assis pénètre la femme lui faisant face.

29. — L'homme assis, la femme lui fait face les jambes relevées.

30. — L'homme assis, la femme lui tourne le dos.

31. — L'homme debout, la femme debout.

32. — L'homme debout, la femme debout, l'un ou l'autre soulevant une jambe.

33. — L'homme debout, la femme sur le dos écarte les jambes.

34. — L'homme debout, la femme sur le dos a soulevé ses jambes sur les reins du cavalier.

35. — L'homme debout, la femme sur le dos, une jambe allongée, l'autre soulevée sur les reins du cavalier.

36. — L'homme debout, la femme sur le dos soulève ses jambes sur les épaules du cavalier.

37. — L'homme debout, la femme sur le dos, une jambe allongée, l'autre soulevée sur l'épaule du cavalier.

38. — L'homme debout, la femme sur le dos, une jambe soulevée sur l'épaule du cavalier, l'autre sur ses reins.

39. — L'homme debout, la femme à demi couchée sur le flanc.

40. — L'homme debout pénètre la femme assise, les jambes écartées.

41. — L'homme debout pénètre la femme assise, les jambes relevées.

42. — L'homme debout pénètre la femme assise, une jambe allongée, l'autre relevée.

43. — L'homme debout, la femme soulevée.

44. — L'homme debout, la femme soulevée, les jambes sur les épaules du cavalier.

45. — L'homme debout, la femme agenouillée lui tournant le dos.

46. — L'homme debout, la femme accroupie lui tournant le dos.

47. — L'homme debout, la femme lui tournant le dos et soulevée de telle façon que la partie inférieure de son corps soit en l'air, tandis que la partie supérieure reste couchée.

48. — L'homme debout, la femme lui tournant le dos, la partie inférieure de son corps étant soulevée artificiellement.

49, 50, 51, 52. — Homme enculé couché. Homme enculé debout. Homme enculé à genoux. Homme accroupi.

53, 54, 55, 56, 57. — Homme jouissant dans une bouche mâle ou féminine ; couché, assis, debout, à genoux, accroupi.

58, 59, 60, 61, 62, 63. — Cunnilingue couché, assis, debout, à genoux, accroupi. Suçeuse et cunnilingue.

64, 65, 66, 67, 68. — Masturbation solitaire. À l'aide d'une main officieuse. Masturbation à trois. Masturbation féminine au doigt. Avec l'engin de cuir auxiliaire ou godmiché.

69, 70. — Coït avec un quadrupède mâle ; avec un quadrupède femelle.

71, 72. — Une tribade baisant. Une tribade enculant.

73, 74, 75. — Quelques figures à trois : Baiseur enculé. Enculeur enculé. Suçeur (d'un homme ou d'une femme), enculé.

76, 77, 78. — Encore à trois : Suçeur baisant. Suçeur enculant. Suçeur jouissant dans la bouche d'une tierce personne.

79, 80, 81. — À trois spécialement pour femmes : Suçeuse baisée. Suçeuse enculée. Suçeuse léchée.

82, 83. 84, 85, 86, 87. — Postures triples pour cunnilingues : Cunnilingue baisant. Cunnilingue enculant. Cunnilingue jouissant dans une bouche. Cunnilingue enculé. Femme cunnilingue baisée. Femme cunnilingue enculée.

88, 89, 90. — Quatre spintries enlacés en une double. En une triple chaîne. Groupe de cinq copulateurs.

Lecteur, cette longue inscription est la dernière que le scrupuleux professeur de philosophie à l'Université d'Iéna ait déchiffrée sur un des pilliers sculptés du Temple de l'Amour antique. Il l'a scrupuleusement transcrite à ton intention. Mais tu le sais, lecteur, l'amour est de toutes les époques ; les temples où il est honoré de nos jours valent ceux où on l'honorait autrefois : l'évocation la plus agréable que tu pourras imaginer des gracieuses courtisanes qui constituèrent la parure de l'antiquité, tu la trouveras, en reposant ton corps amolli par l'heureuse lassitude de tous sens satisfaits, sur les seins généreux de ta maîtresse habituelle ou mieux encore sur ceux, imprévus, d'une de nos courtisanes modernes ; leur habileté s'apparente à celle que les courtisanes d'autrefois offraient aux patriciens, chercheurs de sensations compliquées. Ne laisse jamais s'enfuir une occasion de sacrifier à Vénus, telle que notre civilisation moderne te la présente : ces instants-là sont les meilleurs et forment la chaîne la plus ravissante dans les souvenirs amoureux. Bois à la coupe du plaisir, et, aux moments où ta bouche sera libre, tu pourras ré-

péter quelques-uns des préceptes de Forberg qui est bien le plus parfait professeur de philosophie que je connaisse.

Quel que tu sois, en somme, jeune éphèbe prématurément voué à l'impuissance, ou sénateur racorni à l'usage, ce serait bien de la malchance si, parmi toutes les postures que le bon professeur t'a indiquées, tu ne découvrais pas la bonne, la seule bonne, celle qui te fera jouir !

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/De_Figuris_veneris_ou_les_Multiples_visages_de_l%E2%80%99amour. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.